





CRISTINA BOUT

Arthur Rimbaud

NOUVELLES DU JOUR DE L'AN 2019

Entamons cet éditorial par les vœux que toute l'équipe de la revue GONG vous souhaite à chacune et chacun. **HEUREUSE ANNÉE** à vous, pleine de poésie, de découverte, de rencontre !

Poursuivons en laissant les nouvelles de l'AFH se présenter à vous...

C'est en 1988, alors que je prépare un bref séjour au Japon que j'entends pour la première fois parler du haïku. Cette forme poétique me fascine aussitôt, mais je suis vite reprise par de nombreuses activités et le haïku passe à l'arrière-plan. Bien des années plus tard, un cousin me remet dans le droit chemin. Fêré de haïku, il en écrit de fort jolis et réveille mon intérêt, durablement cette fois-ci, en me parlant avec passion du « plus court poème du monde ».

S'il est circonscrit par sa forme, le haïku est vaste par son potentiel. Pour moi, il s'inscrit dans une tentative de sagesse : être pleinement ici et maintenant, tous sens en éveil, l'ego en retrait. Il est aussi une école de gratitude : immergé dans l'instant présent, toute la beauté ou tout le comique en sont perçus et célébrés. Le haïku est également renonciation à tous les artifices puisqu'il est simple et direct, sans chichi ni froufrou. Enfin, il est partage puisque les haïkistes de tous poils et de toutes plumes se retrouvent pour échanger textes, connaissances, doutes et expériences.

Pour l'expatriée que je suis, quelle aubaine d'apprendre, par le site de

l'AFH, qu'une association francophone existe, qui promeut le haïku et en publie dans la revue GONG et les recueils Solstice, tout en faisant connaître des auteurs étrangers et en approfondissant la théorie et la pratique du haïku ! En 2017, je me rends à l'AG, qui a lieu à Paris et la petite nouvelle que je suis est accueillie avec la plus grande gentillesse par la « fleur du haïku francophone ». Cela me donne encore davantage envie de m'engager et je rejoins le comité de rédaction. En novembre 2018, je me rends à l'AG qui se tient à Lyon, où règne à nouveau une excellente ambiance. Apprenant qu'une place se libère au sein du conseil d'administration, je me présente dans l'espoir de me rendre utile. L'aventure ne fait que commencer...

Delphine EISSEN

Quand j'ai découvert le haïku en 2010, j'ai été séduite par sa brièveté et étonnée par ses règles complexes, le nombre de lignes, le nombre de syllabes 5 puis 7 puis 5 qui en fait sont des *mores* en japonais, le mot de saison *kigo* qui peut être autre chose qu'une des quatre saisons, la description de ce que l'on veut exprimer qui ne doit pas vraiment décrire mais plutôt suggérer au lecteur ce que l'on veut lui faire ressentir sans pour cela montrer de l'émotion, la césure qui provoque le « petit pas de côté » (dixit Danièle Duteil) qui est un *kireji* en japonais mais n'existe pas en français et peut être remplacé par une pause non écrite, le *haïsha* qui est une photo associée à un haïku sans que celui-ci décrive celle-là, le *ginko* ou balade pendant laquelle on écrit des haïkus, et les *senryû*, *renku*, *tanka* et une grenouille qui plonge dans une vieille mare... Tant de choses qui paraissent si lointaines de nous que l'on peut se demander si cela est sensé de vouloir écrire des haïkus en français.

Et puis quand j'ai compris que finalement le haïku est comme les autres poèmes « une évidence qui ne s'explique pas », j'ai cessé de compter les 5-7-5, je n'ai plus cherché à tous prix le mot de saison, j'utilise parfois le tiret-*kireji* et je laisse aller mon intuition car c'est ma façon de fonctionner. Je lis GONG depuis 2011 et participe régulièrement au Kukai de Lyon. Être acceptée dans l'équipe de l'AFH est pour moi un honneur et je souhaite donner à l'association le meilleur.

Annie REYMOND

Grand merci à toutes les deux de nous rejoindre cette année 2019, sans oublier Jo(sette) PELLET qui rejoint une seconde fois l'équipe des Solstice.

LIER ET DÉLIER



ENTRE PROSE ET HAÏKU

DOSSIER RÉALISÉ PAR JEAN ANTONINI

Avec ce travail, je souhaitais donner à lire dans la revue des proses qui seraient proches du haïku, par certains caractères : l'observation, la concision, l'aspect synthétique, la fragmentation, l'intérêt pour la nature, la présence-absence, la surprise, le dévoilement, l'humour, la légèreté, la folie poétique.

Les effets de la prose et du haïku à la lecture sont assez différents : pour la prose, fluidité, et pour le haïku, arrêt. Une comparaison possible serait une rivière et des cailloux sur lesquels elle court. Sur cette question, lire le texte d'**isabel Asúnsolo** : « *Chercher le haïku* » Cependant, il existe un point commun entre prose et haïku : le haïku, comme le plus souvent la prose, est une relation (ce qui arrive ici, à cet instant), présentée en trois lignes, extrêmement courte, donc avec un rapport au temps interrompu. De ces deux aspects, le haïbun (prose+haïku) tire profit, et met en page un rapport de l'écrit au temps très contrasté.

À propos de l'observation et de l'intérêt pour la nature, vous lirez deux proses : l'une, de **Annie Dillard**, écrivaine américaine, plus centrée sur l'objet observé que sur le langage (disons plus proche d'un abord scientifique de l'objet) ; l'autre, de **Philippe Jaccottet**, poète français, plus centrée sur le langage (disons plus proche d'un abord poétique de l'objet). Le rapport du haïku à l'objet naturel se situe entre l'un et l'autre style. Jaccottet écrit : « *L'effacement soit ma façon de resplendir* », dans « *Airs* », inspiré par sa découverte du haïku (1960) dans les traductions de R.H. Blyth : « *Ces poèmes sont des ailes qui vous empêchent de vous*

effondrer », dit-il. Il exprime son Intérêt pour une poésie simple, qui ne voilerait pas au lieu de révéler, pour une brièveté qui contrarie le pathos et la rhétorique, pour un poème dédié à la nature, aux saisons, un lien à la présence immédiate. Dans une note, p. 155, P.J. cite un extrait d'un poème de Hölderlin :

car
pour peu de chose
était désaccordée, comme par la neige,
la cloche dont
on sonne
pour le repas du soir

et écrit : Il est difficile de saisir le rapport de ces vers à l'hymne lui-même ; mais en suspens ici comme elle l'est, l'image fait penser à un haïku ; et quelques-uns me comprendront si je dis trouver dans ce peu de mots l'ouverture infinie qui me fait vivre.

Il faut aussi faire une petite place ici à **Henri David Thoreau** qui, en plein 19^e siècle, tourne le dos à la civilisation et s'installe seul, dans les bois, à un mille de tout voisinage, dans une cabane qu'il a construite lui-même, au bord de l'étang de Walden, Massachusetts. Un précurseur de l'écologie !

Puis viendra une prose de **Richard Brautigan**, écrivain américain célèbre dans les années 70 aux USA et ensuite au Japon. Les courtes proses de Brautigan savent faire une histoire avec pas grand-chose et ce « pas grand-chose » les rapproche du haïku. Elles font paraître l'étrangeté du monde à partir de toutes petites choses et présentent une sorte de folie qu'on trouve dans le haïku.

Et comment ne pas partager quelques lignes du *Journal du ciel*, de **Jacqueline Chebrou**. « Mon propos est de vous faire sentir le vent » écrit-elle, et « ... exprimer, modestement, ma présence au monde... » N'est-ce pas parole de haïjin ?

Pour ce qui est d'une prose en fragment et très précise dans l'observation, vous lirez des extraits de « Coléoptères » de **Pascal Janovjak** (envoyés par **Josette Pellet**) et « Le lit très bas », de **Sabine Macher**, qui dit de son travail : « Notatrice, elle note, c'est-à-dire observe et remarque, et note, c'est-à-dire consigne, met en écrits ce qui est remarquable. »

Évidemment, il convient de faire ici une place à **Jules Renard** dont certaines notations : « le ver luisant : Cette goutte de lune dans l'herbe. » ; « Le papillon : Ce billet doux plié en deux cherche une adresse de fleurs » sont bien proches du haïku. Certes, Renard a souvent le goût de l'effet, de la mise en scène ; mais son écriture est directe, il use d'un lexique pauvre, de campagne (Il était maire de Chitry, dans la Nièvre). Son ambition est

simple : saisir les choses et les êtres dans la fraction de seconde de leur réanimation – ce qu'il appelle leur vérité. « *Dès qu'une vérité dépasse cinq lignes, c'est du roman.* » écrit-il.

Je n'ai évidemment pas pu résister à vous copier le passage d'un livre de **Jacques Roubaud** où le poète français définit une forme poétique française nouvelle, inspirée du haïku. Il n'y est question que de métrique. J'ai choisi les extraits de *La liquidation* de **Katherine L. Bataiellie** pour leur étrangeté et leur concision, deux qualités qui apparaissent dans le haïku. Les textes décrivent la vie d'une patiente dans un hôpital où vivent aussi des chats... Et comment ne pas penser aux proses courtes de **Philippe Delerm**, ses plaisirs minuscules, les choses du quotidien. Malheureusement, la plupart de ces proses insistent sur la pointe, l'effet. J'en ai pris une qui me semblait plus neutre.

Pour terminer ce panorama prosaïque, un haïbun de **Germain Rehlinger**.

ISABEL ASÚNSOLO
Chercher le haïku

Dans le journal que je tiens depuis une dizaine d'années, les haïkus sont des jalons, des repères. Comme il est écrit à la main, je ne peux pas, grâce au moteur de recherche et des mots clefs retrouver tel ou tel moment spécial de ma vie... Il me suffit alors de feuilleter mes cahiers pour tomber sur les petits paquets de lignes centrées sur la page : les haïkus me sautent aux yeux.

Ils me reposent de la prose. Mais la prose me manque lorsque trop de haïkus se suivent, dans un livre. J'ai aimé découvrir dans *Haïkus du temps présent* (Picquier), de Madoka Mayuzumi, les explications qu'elle donne sur les conditions d'écriture de ses haïkus. Dans son livre, les haïkus et la prose sont en vis à vis.

Lors de correspondances *snail mail* * avec des poètes, les haïkus se glissent, enchâssés dans la prose ou ajoutés au vol sur l'enveloppe. Mon amie et haïjin Monique Mérabet me fait entendre les chants de son île au milieu de ses sages lignes à l'encre violette :

« *J'ai tenté de les guetter pour la photo. En vain, mon appareil n'est pas assez rapide... L'important, c'est qu'ils soient là, qu'ils chantent le jour*

nouveau uit – uit – uit... Le flot de notes s'accélère, toute une volée de moineaux maintenant. »

Lettre interrompue
un couple de cardinaux
derrière le paravent**

* courrier escargot ou postal

** Extrait de sa lettre du 9/9/18

ANNIE DILLARD (1945 -)

Extrait de *Pèlerinage à Tinker creek*, Bourgois éditeur, 1990
(pages 95 à 96)

Ce jour-là, je passais d'un pas tranquille sur cette colline, lorsque je remarquai une petite tache d'une blancheur parfaite. La colline est érodée ; la pente se présente comme une débâcle de glaise rouge sillonnée d'ornières, brisée par endroits de monticules herbeux, et couverte d'églantiers rampants dont les racines étreignent une maigre couche de terre arable. Je me penchai pour examiner de plus près cette chose blanche, et je vis une masse de bulles, comme de la salive. Et puis je vis quelque chose de sombre, une espèce de sangsue gorgée de sang, en train de s'affairer sur toute cette salive ; c'est alors que je vis la mante religieuse.

Elle était à l'envers, accrochée à une tige d'églantier horizontale, et l'extrémité de ses pattes pointait vers le ciel. Elle avait la tête plongée dans l'herbe sèche. Son abdomen était enflé comme un doigt écrasé ; il allait en s'effilant jusqu'à son extrémité charnue hors de laquelle bouillonnait une écume mouillée légère comme une mousse. Je n'en croyais pas mes yeux. J'étais allongée sur la colline, changeant de position, les genoux dans les épines, la joue contre l'argile, et j'essayais de voir, du mieux que je pouvais. J'agitai un brin d'herbe tout près de la tête de la femelle ; visiblement, cela ne la dérangerait pas ; alors, je posai mon nez à quelques centimètres de cet abdomen pulsatile. Il se gonflait comme un accordéon, il battait fort tel un soufflet de forge ; se gonflant et se dégonflant comme sous l'effet d'une pompe, il allait et venait sur la surface scintillante et caillée de l'oothèque, et il en éprouvait la consistance, la tapotait, projetait un peu plus de mousse, la lissait. Cet abdomen semblait agir avec une telle indépendance, que j'en étais venue à oublier le petit bout de bois brun qui haletait à l'autre extrémité. La créature faiseuse de bulles donnait l'impression d'avoir deux yeux, une petite cervelle frénétique, et deux mains douces, constamment affairées. On aurait dit une mère hideuse, bichonnant sans répit sa grosse fille en vue d'un concours de beauté, revenant inlassablement sur les détails, bavassant en sollicitude, reprenant un ourlet par-ci, la brossant par-là, la couvrant de caresses.

PHILIPPE JACCOTTET (1925-)

Extrait de *Paysages avec figures absentes*, édition Poésie/gallimard, 1970
(pages 83 à 85)

Le pré de mai

Longer le pré aujourd'hui m'encourage, m'égaie. C'est plein de coquelicots parmi les herbes folles. Rouge, rouge ! Ce n'est pas du feu, encore moins du sang. C'est bien trop gai, trop léger pour cela. Ne dirait-on pas autant de petits drapeaux à peine attachés à leur hampe, de cocardes que peu de vent suffirait à faire envoler ? ou de bouts de papier de soie jetés au vent pour vous convier à une fête, à la fête de mai ?

Fête de l'herbe, fête des prés. Mille rouges, dix mille, et du plus vif, tant ils sont brefs ! Gaspillés pour la gloire de mai. Toutes ces robes transparentes ou presque, mal agrafées, vite, vite ! dimanche est court...

Le pré revient. Il est tout autre encore que cela, bien plus candide, bien plus simple. Toutes ces « trouvailles » le trahissent, le dénaturent. Il est aussi bien plus étrange. Plus vénérable même peut-être, malgré tout ?

Il est la chose simple, et pauvre, et commune ; apparemment jetée tout au fond, par terre, répandue, prodiguée. La chose naïve, insignifiante, bonne à être fauchée ou même foulée. Et néanmoins grave, si l'on y songe mieux, grave à force d'être pure, innocente, à force d'être simple. Grave, et grande. Autant que pierres et rivières, autant que toute chose du monde. À ras de terre, ces mille choses fragiles, légères, ce vert jaunissant déjà ce rouge éclatant et pur ; et pourtant, entre terre et ciel (quand le chemin passe en contrebas, je m'en assure). Donc elles montent aussi, ces herbes folles, ces fleurs vives et brèves ; même ces modestes sœurs du sol montrent le haut ; et ces pétales de papier, s'ils tiennent à peine à la tige, c'est qu'ils se confient, c'est qu'ils se livrent à l'air... Lui ressembleraient-ils ? Et s'ils étaient des morceaux d'air tissé de rouge, révélé par une goutte de substance rouge, de l'air en fête ?

Choses innocentes, inoffensives. Enracinées sans doute par en bas, mais un peu plus haut presque libres, détachées. Exposées, offertes. Comme un dimanche de cloches gaies dans la semaine des champs, comme quand les filles vont danser en bandes l'après-midi au village le plus proche.

Ces choses, herbes et fleurs, ces coloris, cette foule, entr'aperçus par hasard, en passant, au milieu d'un plus vaste et vague ensemble, herbes et coquelicots croisant mes pas, ma vie, pré de mai dans mes yeux, fleurs dans un regard, rencontrant une pensée, éclats rouges, ou jaunes, ou bleus, se mêlent à des rêveries,

herbes coquelicots, terre, bleuets, et ces pas entre des milliers de pas, ce jour entre des milliers de jours.

HENRI DAVID THOREAU (1817–1862)

Extrait de *Walden ou la vie dans les bois*, L'imaginaire, 1922
(pages 187, 188)

En tel jour, de septembre ou d'octobre, Walden est un parfait miroir de forêt, serti tout autour de pierres aussi précieuses à mes yeux que si elles fussent moindres ou de plus de prix. Rien d'aussi beau, d'aussi pur, et en même temps d'aussi large qu'un lac, peut-être, ne repose sur la surface de la terre. De l'eau ciel. Il ne réclame point de barrière. Les nations viennent et s'en vont sans le souiller. C'est un miroir que nulle pierre ne peut fêler, dont le vif-argent jamais ne se dissipera, dont sans cesse la Nature ravive le doré ; ni orages, ni poussière, ne sauraient ternir sa surface toujours fraîche – un miroir dans lequel sombre toute impureté à lui présentée, que balaie et époussette la brosse brumeuse du soleil – voici l'essuie-meubles léger – qui ne retient nul souffle sur lui exhalé, mais envoie le sien flotter en nuages tout au-dessus de sa surface, et se faire réfléchir encore sur son sein.

Un champ d'eau trahit l'esprit qui est dans l'air. Sans cesse il reçoit d'en haut vie nouvelle et mouvement. Par sa nature il est intermédiaire entre la terre et le ciel. Sur terre ondoient seuls l'herbe et les arbres, alors que l'eau est elle-même ridée par le vent. Je vois aux raies, aux bluettes de lumière, où la brise s'élance à travers lui. Il est remarquable de pouvoir abaisser les yeux sur sa surface. Peut-être finirons-nous par abaisser ainsi nos regards sur la surface de l'air, et par observer où un esprit plus subtil encore le parcourt ?

Les insectes patineurs et les punaises d'eau finalement disparaissent dans la seconde quinzaine d'octobre, quand surviennent les gelées sérieuses ; et alors aussi bien qu'en novembre, d'ordinaire, les jours de calme, il n'est absolument rien pour rider son étendue. Un après-midi de novembre, dans le calme qui succédait à une tempête de pluie de plusieurs jours, alors que le ciel était encore tout couvert et l'air rempli de vapeur, j'observai que l'étang se montrait étrangement poli, au point qu'il était difficile de distinguer sa surface ; quoiqu'il réfléchît non plus les teintes brillantes d'octobre, mais les sombres couleurs de novembre, des collines environnantes.

RICHARD BRAUTIGAN (1935-1984)

Extrait de *Tokyo Montana Express*, Bourgois éditeur, 1981
(pages 24 à 25)

La plus petite tempête de neige jamais recensée

Il y a une heure de ça, dans le jardin derrière chez moi, s'est produite la plus petite tempête de neige jamais recensée. Elle a dû faire dans les deux flocons. Moi, j'ai attendu qu'il en tombe d'autres mais ça n'a pas été plus loin. Deux flocons : voilà tout ce qu'a été ma tempête.

Ils sont tombés du ciel avec tout le poignant dérisoire d'un film de Laurel et Hardy : même qu'à y songer, ils leur ressemblaient bien. Que tout s'est passé comme si nos deux compères s'étaient transformés en flocons de neige pour jouer à la plus petite tempête de neige jamais recensée dans l'histoire du monde.

Avec leur tarte à la crème sur la gueule, mes deux flocons ont paru mettre un temps fou à tomber du ciel. Ils ont fait des efforts désespérément comiques pour tenter de garder leur dignité dans un monde qui voulait la leur enlever parce que lui, ce monde, il avait l'habitude de tempêtes beaucoup plus vastes – genre soixante centimètres par terre et plus –, et que deux flocons, y a de quoi froncer le sourcil.

Et puis ils ont fait un joli atterrissage : sur des restes de tempêtes précédentes – cet hiver, nous en avons déjà eu une douzaine. Et après ça, il y a eu un moment d'attente – dont j'ai profité pour lever les yeux au ciel, histoire de voir si ça allait continuer. Avant d'enfin comprendre que mes deux flocons, c'était côté tempête aussi complet qu'un Laurel et Hardy.

Alors, je suis sorti et j'ai essayé de les retrouver : le courage qu'ils avaient mis à rester eux-mêmes en dépit de tout, j'admirais. Et tout en les cherchant, je m'inventai des manières de les installer dans le congélateur : afin qu'ils se sentent bien ; qu'on puisse leur accorder toute l'attention, toute l'admiration, qu'on puisse leur donner les accolades qu'ils mettaient tant de grâce à mériter.

Sauf que vous, vous avez déjà essayé de retrouver deux flocons dans un paysage d'hiver que la neige recouvre depuis des mois ?

Je me suis propulsé dans la direction de leur point de chute. Et voilà : moi, j'étais là, à chercher deux flocons de neige dans un univers où il y en avait des milliards. Sans parler de la crainte de leur marcher dessus : ça n'aurait pas été une bonne idée.

J'ai mis assez peu de temps avant de comprendre tout ce que ma tentative avait de désespéré. De constater que la plus petite tempête de neige jamais recensée était perdue à jamais. Qu'il n'y avait aucun moyen de la distinguer de tout le reste.

Il me plaît néanmoins de songer qu'unique en son genre, le courage de cette tempête à deux flocons survit, Dieu sait comment, dans un monde

où semblable qualité n'est pas toujours appréciée.

Je suis rentré à la maison. Derrière moi, j'ai laissé Laurel et Hardy se perdre dans la neige.

JACQUELINE CHEBROU (1923-2016)

Extrait de *Journal du ciel*, L'Harmattan éditeur, 2016
(pages 9 et 18)

Avant-propos

Si la radio dit qu'il y a du vent, je ne sens pas le vent. Si j'ouvre la croisée, il s'engouffre dans la chambre. Mon propos est de vous faire sentir le vent.

Pourquoi un journal ? Chaque jour est le même. « *Le soleil se lève et le soleil se couche... rien de nouveau sous le soleil* », dit l'Ecclésiaste. Pourtant chaque jour est différent, à peine, ou de façon tumultueuse, ou... Je guette, je surveille, j'observe l'apparition des minuscules métamorphoses, les grondements d'orage et le flux toujours inachevé, toujours renouvelé du monde. J'essaie de dire les petites scènes du quotidien du ciel et de la terre. Elles sont, pour moi, le grand spectacle du cosmos. Je cherche à saisir l'instant dans sa pureté, préservé de toute altération par la mémoire ou le projet. La note inscrite sur mon carnet, c'est seulement un applaudissement discret, dans une salle vide.

Ici, il ne s'agit pas que du ciel, vu de ma fenêtre. Hors du logis, je croiserai l'arbre et l'oiseau, je longerai le rivage et, parfois, je parcourrai la ville, suspendue aux nuages.

Mon véritable but est d'exprimer, modestement, ma présence au monde, au grand cosmos.

14 février

Ah ! Le soleil ! Je vais faire une course au marché proche, au coin de la rue, à cent mètres de là. Il est midi moins dix.

Je m'arrête toujours, un peu émue, pour contempler les mousses qui envahissent les grilles des arbres, au bord du trottoir, ou les coins de murs. Elles montrent, avec humilité, la persistance de la vie dans des conditions difficiles, et sa détermination. Mousses et lichens, méconnus, considérés comme parasites, font mon admiration.

Plus loin, devant le magasin de surgelés, le ciment du trottoir s'est fendu, libérant quelques centimètres carrés de terre. Aussitôt, une touffe d'herbe s'installa, bien fraîche, bien verte.

Au retour, je ramasse, sur la pelouse, une plume de mouette. En rentrant chez moi, je la pose sur la table, et je contemple, avec plaisir, cette délicate merveille. Mais la fenêtre est entrouverte, la plume s'envole. Légèreté, légèreté...

20 février

Bleu pâle, blanc, gris léger, avec des nages joliment ourlés de lumière. Un goéland tourne au-dessus du boulevard, très bas, au ras des voitures, un bon moment, puis il s'en va. Les goélands guetteurs habituels sont en place, l'un sur le

clocher de Saint-Joseph, l'autre sur le grand immeuble près de la boulangerie, d'autres çà et là. Guetteurs, ou familiers de ce lieu, ou autre chose ? En tout cas, assidus, ponctuels et d'une parfaite régularité.
Puis le soleil éclate.

PASCAL JANOVJAK (1975 -)

Extrait de *Coléoptères*, pages 17, 19, 94

S.NS...R.

Il y a quelque chose ici qui sent l'essence. Les murs humides de ces pièces obscures, les plafonds bas, ces tuyaux ; ma bougie éclaire des barils entassés...

Un bruit - l'ombre d'un rat qui détale

Portes couvertes de moisissures, un écritoire vermoulu, papiers illisibles. Couloirs glissants, rangée de placards rouillés, la poignée qui me reste dans la main. Et encore des piles de caisses et de tonneaux sans étiquettes

Il y a quelque chose ici qui sent méchamment l'essence.

Hommage (Yehudi Menuhin)

Je vais m'asseoir sous l'arbre, à côté d'un vieil homme, devant la cage des tigres

En plus de l'odeur des fauves je sens la sienne, une odeur de vieux et les taches brunes sur sa main fine - il est habillé comme un chef d'orchestre, un profil d'aigle et un col immaculé

Il se tourne vers moi, me demande l'heure. Je ne porte jamais de montre, lui non plus, nous parlons du temps

Il était violoniste, sur le gravier de l'allée le soleil fait danser l'ombre des feuilles

Ocre

Une piscine asséchée dont la peinture bleue s'écaille

Un peu de vent dans les citronniers

Le soleil décline ; sur la terrasse, les arabesques de la balustrade s'étirent dans la poussière

Au fond du jardin, deux chaises en fer ; une petite table carrée; sur le plateau, un poisson en mosaïque bondit hors de l'eau

SABINE MACHER (1955 -)

Extrait de *Le lit très bas*, Maeght éditeur, 1992

(pages 15, 16, 25, 26, 28, 41)

je me suis brûlé le poignet en le posant sur la tige en fer chaude du camping gaz, j'ai couru aux toilettes pour tenir le poignet sous le robinet

d'eau froide, j'ai pensé à mon père.

le matin, le beurre est solide sous son papier. c'est la première fois. la chambre est belle, un peu vide avec juste le chat et moi. j'ai froid sur le rebord de la fenêtre, je pense à ma veste en laine bleue, avec le bord blanc, que je mettrai ici plus tard.

sur mon chemin les yeux doux du chien de la boulangère, blanc avec quelques taches de marron, comme ses yeux, bordés de cils blancs.

ce matin j'ai lavé du linge, et de rincer les vêtements tant de fois, de les prendre dans mes mains, de les presser, de les retremper pour qu'ils ne soient pas obligés de garder du savon, ensuite de les étendre en refermant les boutons de la jupe, en la pressant dans une serviette, cela m'a laissée dans un halo de tendresse, de soulagement avant la journée.

dans la rue, les hommes soutiennent le moindre regard, je ne rencontre pas les yeux des femmes.

les platanes dans la cour d'école bougent imperceptiblement leurs feuilles et leurs branches, comme s'ils respiraient.

il fait un temps indécis, entre les nuages gris et un soleil jaune. les enfants en vacances pour l'été, il n'y a plus que le bruit des voitures qui monte jusqu'ici.

dans un immeuble face à moi, deux hommes tapent au burin dans l'ouverture de la fenêtre. ils sont trop loin et font trop de bruit pour me remarquer.

JULES RENARD (1864-1910)

Extrait de *Histoires naturelles*, folio gallimard, 1984
(pages 50, 110, 131, 133)

La poule

Pattes jointes, elle saute du poulailler, dès qu'on lui ouvre la porte.

C'est une poule commune, modestement parée et qui ne pond jamais d'œufs d'or.

Éblouie de lumière, elle fait quelques pas, indécise, dans la cour.

Elle voit d'abord le tas de cendres où, chaque matin, elle a coutume de s'ébattre.

Elle s'y roule, s'y trempe, et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.

Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli.

Elle ne boit que de l'eau.
Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.
Ensuite elle cherche sa nourriture éparse.
Les fines herbes sont à elle, et les insectes et les graines perdues.
Elle pique, elle pique, infatigable.
De temps en temps, elle s'arrête.
Droite sous son bonnet phrygien, l'œil vif, le jabot avantageux, elle écoute de l'une et de l'autre oreille.
Et, sûre qu'il n'y rien de neuf, elle se remet en quête.
Elle lève haut ses pattes raides, comme ceux qui ont la goutte. Elle écarte les doigts et les pose avec précaution, sans bruit.
On dirait qu'elle marche pieds nus.

La cage sans oiseaux

Félix ne comprend pas qu'on tienne des oiseaux prisonniers dans une cage.

« De même, dit-il, que c'est un crime de cueillir une fleur, et, personnellement, je ne veux la respirer que sur sa tige, de même les oiseaux sont faits pour voler. »

Cependant il achète une cage ; il l'accroche à sa fenêtre. Il y dépose un nid d'ouate, une soucoupe de graines, une tasse d'eau pure et renouvelable. Il y suspend une balançoire et une petite glace.

Et comme on l'interroge avec surprise :

« Je me félicite de ma générosité, dit-il, chaque fois que je regarde cette cage. Je pourrais y mettre un oiseau et je la laisse vide. Si je voulais, telle grive brune, tel bouvreuil pimpant, qui sautille, ou tel autre de nos petits oiseaux variés serait esclave. Mais grâce à moi, l'un d'eux au moins reste libre. C'est toujours ça. »

Nouvelle lune

L'ongle de la lune repousse

Le soleil a disparu. On se retourne : la lune est là. Elle suivait, sans rien dire, modeste et patiente imitatrice.

La lune exacte est revenue. L'homme attendait, le cœur comprimé dans les ténèbres, si heureux de la voir qu'il ne sait plus ce qu'il voulait lui dire.

De gros nuages blancs s'approchent de la pleine lune comme des ours d'un gâteau de miel.

Le rêveur s'épuise à regarder la lune sans aiguilles et qui ne marque rien, jamais rien.

On se sent tout à coup mal à l'aise. C'est la lune qui s'éloigne et emporte nos secrets. On voit encore à l'horizon le bout de son oreille.

JACQUES ROUBAUD (1932-)

Extrait de *Tokyo infra-ordinaire*, Inventaire/invention, 2005
(pages 27 à 29)

36 La question du trident – c'est en travaillant sur mon esquisse de « haibun tokyoen » que je me suis fabriqué une forme poétique. Très courte, très condensée, très, véritablement très courte. Elle provient de la remarque suivante : les vers des haïkus et *tanka* sont de longueur métrique 5 et 7 et leur total métrique est respectivement de 17 et 31. Soit. Mais il est bien connu que le japonais est relativement pauvre en syllabes et que, pour dire un mot ou un nom propre ou une phrase en français, par exemple, un gosier nippon a besoin d'allonger

36 1 quelque part temporel au milieu des années soixante-dix du XX^e siècle, devant m'absenter de mon chez-moi pendant plusieurs mois, je le louai, par l'intermédiaire d'une association universitaire spécialisée dans ce genre de transactions, à un universitaire japonais venu, lui, à Paris, étudier à la Bibliothèque nationale. Quand je le rencontrai pour régler quelques détails, je lui demandai quel était le sujet de son travail. Il me répondit quelque chose que je ne compris pas sur le moment ; ce n'est qu'après avoir pris congé de lui que j'identifiai les deux auteurs qu'il m'avait cités

36 1 1 je ne commenterai pas l'insolite, pour moi, de leur rapprochement

36 2 le premier était « Maruro »

36 3 le second « Vito Gentoushan »

36 4 vous voyez.

36 5 vous ne voyez pas ? mais vous ne voyez rien !

36 6 « Maruro » c'est Malraux. « Vito Gentoushan », c'est Wittgenstein

36 7 ce n'est que plusieurs années après cet événement que j'en tirai une conclusion applicable à la forme poétique : de Malraux à « Maruro on passe de 2 à 3 syllabes. De Wittgenstein à « Vito Gentushan », on va de 3 à 5. Opérons en sens inverse : d'un vers japonais de 5 syllabes, faire un vers français de 3 ; d'un vers de 7, passer à 5. C'est à peu près les mêmes proportions

36 7 1 et on conserve la primalité des longueurs métriques

36 8 Après quelques tâtonnements je suis parvenu à une forme poétique que j'ai nommé TRIDENT

36 8 1 pour des motifs que je ne dévoilerai pas ici

36 9 Un trident est un poème de trois vers. Le premier vers a 5 syllabes, le deuxième, 3 syllabes, le troisième vers, 5.

36 10 Je vous donne un exemple qui, conformément à des habitudes oulipiennes, définit la forme. En outre, la présentation particulière que j'ai choisie pour le trident y apparaît

36 11

Le trident

vers un : cinq syllabes

O vers deux : trois

vers trois : cinq syllabes

36 12 le nombre des vers est un nombre premier. Chaque vers a une longueur métrique qui est un nombre premier. Le nombre total des syllabes du poème est 13, nombre premier

KATHERINE L. BATAIELLE

Extrait de *La liquidation*, Gaspard Nocturne, 2001
(pages 9, 23, 29, 65)

J'ai été soulagée d'entrer vite à l'hôpital : la maladie y sera surveillée, elle ne pourra plus se développer comme elle voudra.

Les deux infirmières ont la même gaîté joviale. Parfois je pense qu'avant d'entrer dans la chambre elles se sont arrêtées dans le couloir, pour se préparer, comme l'acteur avant d'entrer en scène, à la façon de dire : alors Madame D. comment ça va aujourd'hui ? On a l'air plus en forme qu'hier. Je vous laisse le thermomètre, je repasse dans un petit moment. Je vois que vous n'avez plus d'eau. Et on a beau savoir que leur gentillesse est la même pour tous, on est reconnaissant. Elles parlent toujours fort, avec une intonation particulière, comme si d'être là avait diminué notre audition et nos capacités de compréhension, même des choses les plus simples. J'entends toutes les questions posées aux malades de la chambre voisine.

On m'a attribué un numéro de téléphone. Personne ne me téléphonera. De toute façon le téléphone est décevant : on ne sait que dire ou il faut trop tôt se séparer.

Malgré tout j'attends qu'il sonne, sans impatience. L'impatience était un sentiment familier que je ne connaîtrai peut-être plus maintenant. Ici rien ne nous arrive ; seul notre corps poursuit son destin obstiné et solitaire vers la guérison ou la mort. Il n'y a pas d'autre surprise à espérer.

Tous les jours se ressemblent, et ressemblent à un dimanche morne. Ici on a perdu, avec les activités ou les loisirs des différents jours de la semaine, les repères habituels ; et le temps passe toujours à la même vitesse. Je ne sais pas s'il faut souhaiter qu'il passe plus vite.

Il neige : dehors la froideur fade et cotonneuse des flocons de neige doit s'insinuer entre les lèvres. Dans mon carré de ciel, les gros flocons

tourbillonnent dans tous les sens, comme s'ils n'étaient pas poussés vers la terre par une force unique. La télévision montrera ce soir les premières photos des stations de sports d'hiver enneigées. Je n'aime pas ces gens joyeux, empaquetés dans des combinaisons bariolées, dont la bouche bavarde laisse échapper de la buée.

Le seul bon souvenir de la neige c'est la surprise, l'excitation que nous avons petits, avec mon frère, à la voir à notre lever, certains matins, derrière les vitres.

L'hôpital fait vivre une anticipation de la vieillesse, mais ce n'est pas très différent de ce que je vivais avant.

Chaque année à cette date j'éprouve un sombre sentiment à voir l'hiver installé. Pourtant ; à partir de là, peu à peu, les jours vont rallonger, et mener lentement au printemps.

PHILIPPE DELERM (1950-)

Extrait de *La première gorgée de bière*, L'arpenteur, 1997
(pages 57, 58)

Le pull d'automne

C'est toujours plus tard qu'on ne pensait. Septembre est passé si vite, plein de contraintes de rentrée. En retrouvant la pluie, on se disait « Voilà l'automne » ; on acceptait que tout ne soit plus qu'une parenthèse avant l'hiver. Mais quelque part, sans trop se l'avouer, on attendait quelque chose. Octobre. Les vraies nuits de gel, dans la journée le ciel bleu sur les premières feuilles jaunes. Octobre, ce vin chaud, cette mollesse douce de la lumière, quand le soleil n'est bon qu'à quatre heures, l'après-midi, que tout prend la douceur oblongue des poires tombées de l'espalier.

Alors il faut un nouveau pull. Porter sur soi les châtaignes, les sous-bois, les bogues des marrons, le rouge rosé des russules. Refléter la saison dans la douceur de la laine. Mais un pull neuf : choisir le nouveau feu qui va commencer de finir.

Dans les tons verts ? Un vert d'Irlande, pois cassé, brumeux, whisky rugueux, sauvage et solitaire comme les champs de tourbe, l'herbe rase. Mais roux ? il y a tant de rousseurs, chevelures ophéliennes, désir de goûter comme avant, pain-beurre-pain d'épice, forêts surtout, rousseur du sol, rousseur du ciel, insaisissables odeurs de foires et bois, de cèpes et d'eau. Et grège, pourquoi pas ? Un pull à grosses mailles, à croisillons, comme si quelqu'un avait encore le temps de tricoter pour vous.

Un pull très grand : le corps va s'abolir, on sera la saison. Un pull en creux d'épaule, en espérant... Même pour soi, c'est bon, cette façon de jouer la fin des choses ton sur ton. Choisir le confort des mélancolies. Acheter la couleur des jours, un nouveau pull d'automne.

GERMAIN REHLINGER
Les froisseurs de papier

Des petits papiers
écrits un peu partout
un peu d'éternité

Rouler un papier en boule puis le jeter à la poubelle quoi de plus banal. C'est peut-être ce qu'il adviendra de cette page. Avec un peu de conviction pourtant, ce geste se convertit en rituel. Après un certain entraînement, la main caressante sent les différentes textures de papier, l'oreille les reconnaît ; les doigts agiles froissent et défroissent la feuille sans la blesser. Comme s'ils faisaient tourner des boules chinoises relaxantes, à la recherche de la sérénité. C'est ainsi qu'on devient adepte de la secte des froisseurs de papiers.

La confrérie est puissante avec ses grands-prêtres combinant à leur art la maîtrise de la concentration et du souffle, ses gardiens du temple toujours prêts à vous rappeler le geste traditionnel, ses déchus qui se recyclent dans le ramassage du papier jeté, ses opposants écologistes défenseurs des arbres sacrifiés.

Elle organise des réunions où l'on plisse le papier en chœur et cela fait un doux bruit de vagues, d'envol de grues ou de feuilles tombant d'un arbre. Une poésie pleine de métaphores surfaites arrache des larmes naïves. On consigne ces divins mots dans des livres d'or. Mais le plus grand signe de détachement est de froisser des billets de banque qu'on s'offre ensuite comme porte-bonheur.

Une fois la technique maîtrisée, on passe à la deuxième phase de l'initiation : plisser des papiers peints de symboles ésotériques, que plus personne ne reconnaît. Certains ressentent les bienfaits de ces signes jusqu'au bout des doigts et sont prêts à se fanatiser pour imposer le rite. Ce qui amène des excès et oblige le comité des sages à édicter que désormais c'est une faute de froisser : on pliera seulement les feuilles, sous peine d'excommunication. Et ce ne sont pas les motifs d'origami qui manquent.

Pour tourner court à tout débordement, le Grand Sage décide d'organiser à la Saint-Jean un autodafé de tous ces vains papiers froissés et pliés au cours des ans. Il y eut quelques échauffourées avec les derniers résistants. On jeta les cendres dans la rivière. Depuis des légendes circulent dans la ville.

Sur les arbres des tags
dessinés par les lichens
ou des signes ?

S I L L O N S



FRANÇOISE JAUSSAUD HAÏJIN FRANCO-ESPAGNOLE

ENTRETIEN AU VOL
PAR ISABEL ASÚNSOLO

Comment as-tu découvert le haïku ?

Bien entendu à travers isabel, ma fille. J'ai eu une période sceptique et même d'agacement car elle cherchait à convertir son entourage (d'abord son mari, qui est adorable, puis ses enfants, qui en avaient marre). J'ai retrouvé la trace de mes premiers haïkus : 2011. C'est seulement dans la montagne où je les découvre, pas ailleurs. À partir de ce moment, TOUT peut devenir haïku. Seulement voilà, il y a l'inspiration sur le terrain puis après il faut la transporter dans ces fameuses trois lignes, et puis il y a la césure... Ce qui me perturbe le plus : le haïku n'est pas une phrase coupée en trois ! Alors je me retrouve avec ça dans la tête, une impression fugitive que je dois traduire avec des mots.

Ton premier haïku ?...

Je me souviens de mon premier haïku réussi (c'est à dire, approuvé) :

Jeunes fleurs
sur un vieil arbre
Quel âge ai-je donc ?

Au bord du río Guadalentín, entre les provinces de Grenade et Jaén.

Que t'apporte le haïku ?

Ça m'ouvre les yeux. Ce sont des minuscules phénomènes et on peut passer outre sans les voir. Ça réveille – révèle – un état différent. Une autre façon d'être dans la montagne.

Pourquoi la montagne ?

La montagne en solitaire sur de grands itinéraires, toujours nouveaux, est pour moi synonyme de liberté. Minimum de matériel, itinéraire inventé (parfois hors sentier). Réduite à l'essentiel, même les pensées sont modifiées : elles se dépouillent.

As-tu lu des auteurs japonais ?

J'avais vaguement entendu parler de Bashô. Je savais que le haïku était lié au Japon. Que ça débordait même du haïku : une façon de manger, de s'habiller. Dans le premier haïku japonais que j'ai lu, il y avait de la neige, une femme sur le pas de sa porte se demandait : Où jetterais-je ce marc de thé ?

Lisais-tu un autre genre de poésie ?

Je suis passée par la poésie la plus classique. Ensuite j'ai aimé René Guy Cadou et les poèmes de style enfantin : Carême, Prévert. Il y a, à l'intérieur de ces poèmes, des haïkus dont les auteurs n'ont pas conscience.

Ce qui me plaît du haïku c'est qu'il n'est jamais mièvre... ni épique. Et qu'il fait de la place au quotidien.

Écris-tu autre chose ?

Oui, mes carnets de marche : j'écris pendant mes petites et grandes marches non seulement ce que je fais, vois et entends mais aussi ce que je pense. Actuellement, je termine mon carnet numéro 25. J'ai aussi participé à des concours de nouvelles et j'ai été parfois sélectionnée. J'aime aussi écrire de longues lettres. J'ai perdu beaucoup de correspondants, qui sont morts. L'absence de correspondance à la main avec eux est ce qui me fait le plus sentir leur disparition.

As-tu des projets d'à venir ?

Comme la maman de Napoléon, je dirais : *Pourvu que ça dure*. J'ai une très forte impression du passage du temps. Je sens que ce que j'aime le

plus approche de sa date de péremption, comme pour les yaourts. À tel point que je ne veux plus perdre de temps pour écrire un autre livre*. Je veux profiter au maximum de ma bonne forme pour continuer à marcher dans la montagne. Privilège éphémère, je le sais maintenant.

Nuit sous le châtaignier
de branche en branche
la pleine lune

Bajo el castaño
pasa de rama en rama
la luna llena

Très lasse
... ou un peu triste ?
Premier amandier en fleurs

Agotada
¿o un poco triste?
Primer almendro en flor

Bergerie corse
Deux chatons dans mes cheveux
Douce nuit blanche

Aprisco en Córcega
Dos gatitos en mi pelo
Suave noche en vela

Panique sur la corniche
une vache son veau
moi au milieu

Pánico en la cresta
una vaca y su ternero
yo en medio

¿Por qué ese peso
en mis raquetas de nieve?
Las patas del perro !

Pourquoi ce poids
sur mes raquettes de neige ?
Les pattes du chien !

Choza llena de nieve
En mi saco de dormir
calor canino

Cabane pleine de neige
Dans mon sac de couchage
chaleur canine

El roble me cubre
de su sombra
¿Renacer bellota?

Le chêne me couvre
de son ombre
Renaître chêne ?

Art rupestre
Les lueurs de mon feu
sur les murs de la grotte

Arte rupestre
Mi fuego anima las paredes
de la cueva

Ese amor del fuego
y de la noche al raso...
¿Lejana ascendencia?

Cet amour du feu
et de la nuit sous les étoiles...
Lointaine hérédité ?

Pierre ensoleillée —
la fougère imprime
son fossile

Piedra al sol —
imprime el helecho
su fósil

Contre moi
le petit chat se meurt
en ronronnant

En mi regazo
el gatito se muere
ronroneando

Los ojos
de la madre jabalí
en los míos

Le regard
de la mère sanglier
dans le mien

Encuentro en la cresta
El buitre destabilizado
yo emocionada

Face à face sur la crête
Le vautour déstabilisé
moi le cœur battant

Maison délabrée
Dans un verre en cristal
deux brosses à dents

Cortijo en ruinas
En un vaso de cristal fino
dos cepillos de dientes

Bailan flamenco
Celebran - dicen
« el día de hoy »

Ils dansent le flamenco
pour fêter, disent-ils
« le jour d'aujourd'hui »

Orage sur la crête
des éclairs verts
sous ma capuche

Tormenta en la cresta
relámpagos verdes
en mi capucha

sur ma chaussette
sale et salée...
un papillon

en mi calcetín
sucio y sudoroso...
una mariposa

Pas d'eau au refuge
avec la bière des chasseurs
ma toilette intime

Refugio sin agua
la cerveza de los monteros
para lavarme

Nuit dans la mangeoire
Roi Mage
déguisé en vache

Noche en el pesebre
Rey Mago
disfrazado de vaca

Sentier escarpé
au fond du ravin
mon ombre glisse

Monte arriba...
al fondo del barranco
se desliza mi sombra

En la era
cinco buitres
un corderito

Dans l'aire à blé
cinq vautours
un agneau

Graffiti
entre basura y botellas
VIDA, TE AMO

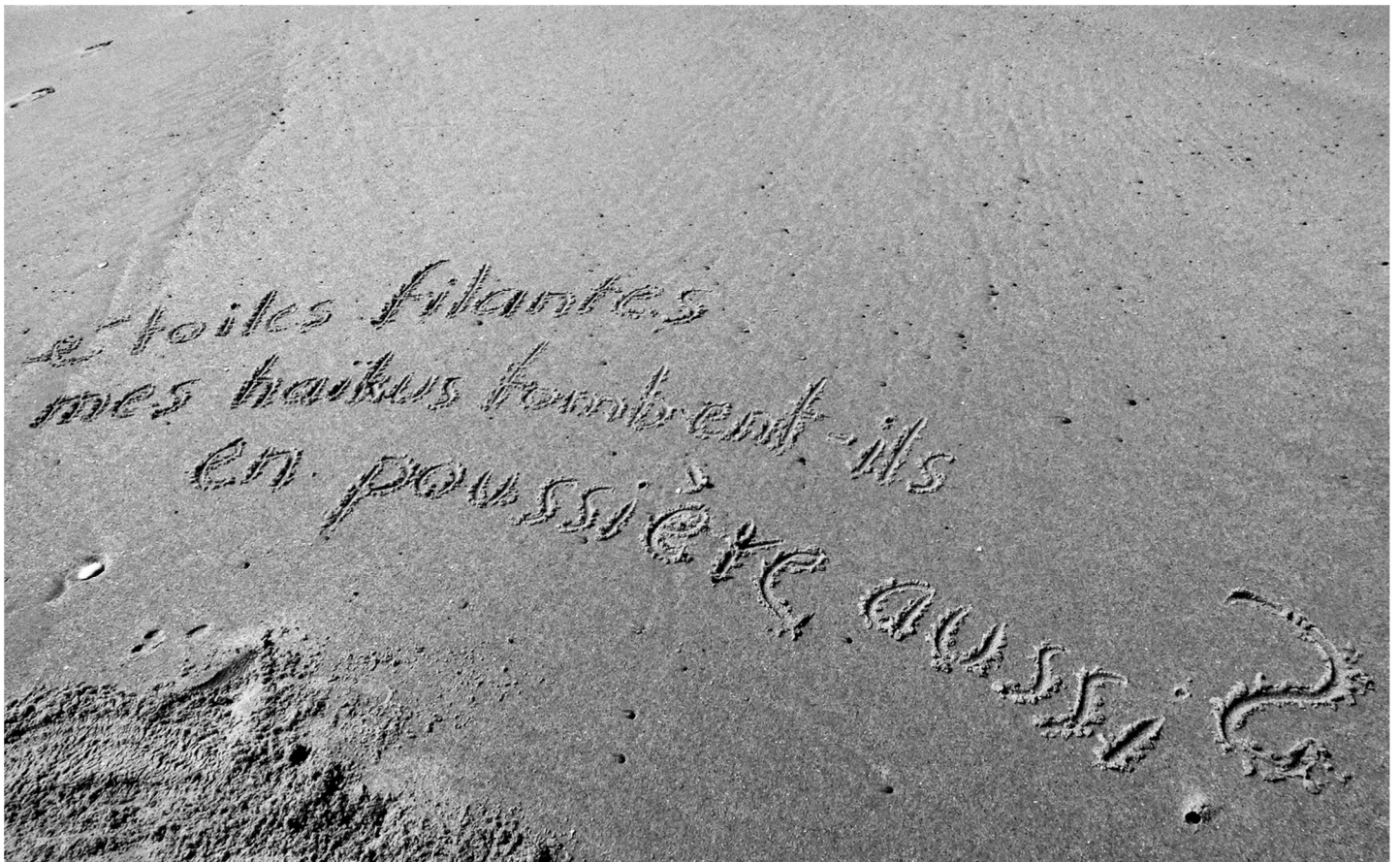
Graffiti
entre ordures et bouteilles vides
VIE — JE T'AIME

Pleine lune de septembre
vent furieux
lumière sereine

Luna llena de septiembre
viento furioso
luz serena

Sierra de Albarracín
Blé en herbe sous la neige
Je renais

Sierra de Albarracín
Brote de trigo bajo la nieve
Vuelvo a nacer



GLANER



CHRONIQUE DU CANADA

PAR LOUISE VACHON

ENTRE TOI ET MOI, DUBÉ, DANIELLE ET HOUDE, NICOLE, HAÏKUS ACCOMPAGNÉS DE QUATRE ENCRE ACRYLIQUES DE CAROL LEBEL, ÉDITIONS DE LA PLEINE LUNE, 2017

Un beau recueil de haïkus intimistes, qui retrace une correspondance au long cours, entre 2003 et 2015. Les deux amies s'échangent des impressions fugitives, des instants privilégiés, des moments de grâce.

éclats de rire
sous les parasols jaunes
bonheur du dimanche
(Danielle)

retour à Montréal
ma main se pose sur le dictionnaire usé
mon vieil ami
(Nicole)

Le haïku est alors, non seulement un mode d'expression, mais bien un art de vivre, comme l'écrit Danielle Dubé. Une façon aussi d'oublier, de libérer l'esprit trop souvent préoccupé par les aléas de l'existence.

elle et moi
allongées dans des transats
confidences d'un été
(Danielle)

dans la cour arrière
la lumière s'allume
lucioles inattendues
(Nicole)

Car on apprend, au cours de ces échanges, que Nicole est malade, puis en phase terminale d'une longue maladie. Cette correspondance prend alors une importance nouvelle.

à l'autre bout du fil
la voix de mon amie
branchée à un respirateur
(Danielle)

un long tube
me relie à la vie
diminution du monde
(Nicole)

L'écriture est un moyen aussi de profiter de la nature, plantes et animaux, des saisons fugitives, des derniers instants. De souligner « la beauté des arbres, des oiseaux et des chats ». De croire qu'on est éternel. La volonté de vivre cède bientôt le pas, pour l'une des protagonistes, à l'inéluctable.

nous habitons un sablier
où le temps s'efface
au gré du vent

matin de septembre
une chaise de plage
dérive vers le large
(Danielle)

migration des outardes
des têtes se détournent
désirs de départ
(Nicole)

LE LUSTRE DES CERISES, LAJOIE ROXANNE, ÉDITIONS DAVID, 2018, AVEC TATAKI-ZOMÉ* DE SANDRINE DE BORMAN.

Ce récit en haibun a été écrit au cours d'une brève résidence d'écriture au Caetani Cultural Center, à Vernon, Colombie-Britannique. L'auteure, s'éloignant de son conjoint et de ses enfants, va rejoindre une amie belge et capture ainsi ses tranches de vie en observatrice mélancolique.

larmes
le tarmac inondé
de soleil

Davantage prose que poésie, il s'agit ici d'une succession d'événements singuliers rapportés par petites touches qui rappellent le haïku. Ce récit de

voyage fait état, tout au long des pages, d'un état d'esprit empreint d'une lourdeur difficile à cerner, qui empêche sans doute l'auteure de profiter pleinement de son séjour dans l'Ouest canadien.

Les souvenirs d'enfance, la dernière maladie de sa mère, les bruits de la ville et ses quartiers pas très jolis, la voie ferrée, les petits cafés qu'on découvre, l'histoire de la maison Caetani, la visite de membres de sa famille, sont des sujets évoqués ici. Partout, on sent ce vague à l'âme dans la perception de l'auteure, l'ennui, l'impatience par moments, une sorte de difficulté de vivre avec soi-même. L'auteure sent confusément qu'elle n'est pas au bon endroit au bon moment.

Il y a toujours quelque chose qui ne va pas : quelqu'un est là alors qu'on a le goût d'être seule. Le matin, une corneille fait du bruit et dérange. Idem pour la ville qui s'éveille dès 7 heures et les trains qui passent. Un jeune homme joue à un piano urbain, il fait de fausses notes. Son père veuf se fait une amie, on s'en offusque. Et ainsi de suite. Le seul point positif, la cueillette des cerises, non loin d'où elle habite, et qu'elle ne paie pas trop cher....

reflet
dans le lustre des cerises
j'apparais rouge

terrasse du Bean Scene
toutes les tables sont prises
par les pigeons

« Je promène mon corps en dérive, rature la ville dans mon carnet. Toujours trop chargée. Le sac en bandoulière me scie l'épaule. J'aurais besoin de tes mains pour m'aider à délier les nœuds. »

L'ombre déborde, en effet. On découvre beaucoup – trop – d'attentes insatisfaites, de silences, volontaires ou non, qui engluent l'atmosphère. Toutefois, une sorte de légèreté semble apparaître lorsque l'auteure refait sa valise pour rentrer à la maison. Ouf!

**tataki-zomé : du japonais tataki, marteler et zomé, teindre. Art ancestral japonais dont la technique consiste à marteler des feuilles ou autres éléments végétaux frais pour teindre un textile grâce aux sucs de la plante.*

Louise VACHON

a collaboré à plusieurs collectifs de haïkus et de tankas.

a publié trois recueils aux Éditions du Glaciel.

anime un blogue, L'esprit du haïku à l'adresse : <http://louisevachon.blogspot.com>

Mélancolune, le titre de ton recueil est un mot valise. Comment t'est-il venu ?

La lune est l'un des symboles les plus évocateurs du sentiment mélancolique à mes yeux. Or, en relisant la maquette du recueil, j'ai constaté plusieurs occurrences du thème lunaire. Dès lors, ce néologisme s'est de suite imposé à mon esprit. Comme une évidence...

Le livre est dédié à « ma sœur, pour toujours ». As-tu pensé à elle en écrivant chaque haïku ?

Non, pas tous, seulement certains. Mais je lui dois beaucoup. Elle a été l'une des premières personnes à croire en moi et à me soutenir lorsque j'ai décidé à 17 ans que j'allais devenir écrivain. Depuis sa tragique disparition il y a onze ans, je ne peux m'empêcher d'écrire sur elle, pour elle. Sur son absence si pesante... Ma façon à moi de la garder vivante, je suppose.

Dans ces pages, tu évoques l'éphémère, une qualité essentielle du haïku, avec regret davantage qu'éblouissement. Le haïku peut-il porter les deux ?

Je crois que oui. En ce sens où il me semble que le regret peut s'avérer parfois aussi violent et éphémère que l'est l'éblouissement. Il existe pour moi des éblouissements tristes, c'est pourquoi je sépare volontiers l'émerveillement de la notion de l'éblouissement.

« solitude... vide des jours... fuir son ombre... présence fugace... enterrement... grisaille » Ce recueil respire la tristesse, une façon de se libérer ?

Plus que de la tristesse, j'y confesse volontiers une forme de mélancolie, ce bonheur à être triste comme l'écrit Victor Hugo dans *Les travailleurs de la mer*. J'ai une nature nostalgique (voilà sans doute qui explique ma passion pour le haïku, art poétique qui permet justement d'éterniser l'instant avant qu'il ne s'efface à jamais) et un certain penchant pour le « spleen » baudelairien, celui qui éveille en moi le désir d'atteindre cet inaccessible idéal en sachant déjà d'avance que c'est impossible. Comme l'a si bien dit Gérard de Nerval : « La mélancolie est une maladie qui consiste à voir les choses comme elles sont. »

« cours du muguet en baisse... licenciements secs » As-tu voulu faire entrer le vocabulaire et la situation économique actuelle dans ton haïku ?

C'est un thème qui m'inspire beaucoup. Davantage pour écrire des senryûs que des haïkus d'ailleurs, car j'essaie toujours de nuancer mon propos (souvent amer ou désenchanté) avec une pointe d'ironie ou d'humour noir. Ce recul par le sarcasme, cette distanciation m'est nécessaire pour affronter la dureté et la violence de notre société actuelle, l'armure de l'humour, en quelque sorte.

Comment as-tu composé l'ensemble des poèmes ?

Au jour le jour, et au fil des inspirations quotidiennes, des événements, petits et grands de la vie. Un peu comme une cueillette inconsciente où, une fois tous les « fruits récoltés », on commence à voir se dessiner quelques lignes thématiques inattendues que l'on n'attendait pas.

Tu écris aussi de la prose. Que t'apporte l'écriture du haïku en particulier ?

La pratique du haïku me garde en état d'éveil poétique, à l'affût, et en connexion permanente avec mes cinq sens. Grâce à elle, j'ai l'impression de ne jamais perdre une seule miette de cette magie que nous offre la nature, car elle me rend, je crois, beaucoup plus attentive aux petits émerveillements du quotidien mais aussi très reconnaissante des fugaces bonheurs que nous offre l'existence.

Autres choses ?

Merci beaucoup à toi, Jean pour ce passionnant entretien. Merci également à l'équipe rédactionnelle de la revue GONG et à l'AFH pour son travail extraordinaire au service de la promotion du haïku.

SOMMERGRAS N°122, SEPTEMBRE 2018, 4N°/30€.NOTE D'ÉLÉONORE NICKOLAY

Dans la première partie de la revue trimestrielle de la *Deutsche Haiku Gesellschaft*, *kigo* et *wabi-sabi* sont thématiques : la Japonaise Masami Ono-Feller expose les différences et similitudes dans les appréciations des saisons entre les Japonais et les Allemands et constate l'absence de *kigo* dans la plupart des haïkus allemands, impensable pour les Japonais. Jürgen Grad nous éclaire sur l'influence du bouddhisme zen, sur l'esthétique *wabi-sabi*.

Dans la deuxième partie de la revue, les lecteur.es retrouvent les rubriques habituelles (écrits collectifs, recensions, récits), 5 photos-haïkus, la sélection de haïkus (157 haïkus reçus de 61 auteur.es ; 36 haïkus retenus de 30 auteur.es.) et la sélection de tankas (31 tankas reçus de 19 auteur.es ; 4 tankas retenus de 4 auteur.es)

soleil du soir | nos ombres | s'approchent

Hans-Jürgen Göhrung

l'air orageux | nos mots se déshabillent

Anke Holtz

changement de marées | le silence | lorsqu'il vide le poisson

Eva Limbach

le vide... | ma corbeille à papier | pleine de haïkus

Friedrich Winzer

GINYU N° 80, OCTOBRE 2018 WWW.GEOCITIES.JP/GINYU_HAIKU 4 N°/AN 50€

Des poèmes de Jun Tokuhiko, qui a obtenu le Ginyu Haiku Prize 2018.

Buvant de l'eau | dans l'ombre | d'un Américain

Je rencontre | l'horrible en moi | brouillard de nuit

Tout le reste est en japonais, inaccessible pour moi, sauf Natsuishi, Kamakura et Bennis.

EN UN ÉCLAIR, LA LETTRE DE HAÏKOU N°52, SEPTEMBRE 2018

SUR LE NET

Les résultats des sélections sur les thèmes « Regards » et « Senteurs »

tiré au cordeau | un trait bleu à l'horizon | de ma lorgnette

Christine Vilaine

même dans mes rêves | je sors la tarte du four | et pense à maman

Micheline Boland

Et des notes de lecture, l'annonce d'un nouveau groupe de haïku à Paris.

PLOC, LA REVUE DU HAÏKU N° 74, NOVEMBRE 2018 WWW.100POUR100HAIKU.FR

dirigé par Olivier Walter sur le thème « Le ciel ». Deux haïbuns en entrée, puis des haïkus.

ciel pommelé | la jeune veuve défait | son châle en laine

Violeta Cuturescu

Deux photo-haïkus précèdent les senryus. Un travail collectif qui mêle accrostiche et renku. En final, Olivier Walter annonce son retrait de Ploc ! Sam Cannarozzi attend les poèmes sur le thème « légumes » avant Noël.

L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N°27, NOVEMBRE 2018

[HTTP://LETROITCHEMIN.WIFE0.COM](http://letroitchemin.wifeo.com)

13 haïbuns sur le thème « la nuit », 3 livres et 4 coups de cœur.

la terre tremble | j'habite un pays | au bord des larmes

Georgina Tonnelier (France/Costa-Rica)

tes mots flottent — | moins doux que tes cheveux | le saule pleureur

Choupie Moysan

Et Monique Leroux-Serres garde un morceau de nuit dans une boîte, ah !

Puis, 9 témoignages sur la pratique du haïbun.

Le kukaï Vannes a fait la journée du haïku 2018 sur le thème « galet-haïku ».

Appel à textes : 01-04-2019 : Papier(s) ; 01-07-2019 : Empreinte(s) ; ou libre.

LIVRES

JEAN ANTONINI ET COLL

Ombres en chemin, Paul FREARD, Edilivre, 2018

www.edilivre.com

7€/1,99€

Sous la lune brillante | je rentre chez moi | en compagnie de mon ombre

Sous le parrainage de YAMAGUCHI SODÔ (1642-1716), l'auteur évoque sa vie et les ombres qui l'ont accompagné, avec plus de 150 haïkus.

Avec mon ombre | j'ai fait mes premiers pas | dans la cour de la ferme familiale.

Ombre de la fenêtre | sur le mur aveugle | rêve d'évasion.

Au lever du jour | dans la chambre à coucher | magie des ombres.

Un livre à découvrir chez un éditeur numérique.

EMPREINTES, COLLECTIF, ÉD. GRAINES DE VENT, 2018

17€

Dans un avant-propos, Hélène Phung écrit : « Lire les traces et en produire relève bien d'une forme de magie, ou de communication défiant le temps et l'espace. » Et encore : « Le haïku reste l'empreinte à minima. Il s'agit de laisser une trace entourée de l'insondable mystère du silence. »

Les poèmes, quelquefois entrecoupés de prose, ou l'inverse, sont présentés sous plusieurs titres : De la pierre à la feuille, Traces sensorielles, Empreintes émotionnelles, Calligraphies, Foot prints, Autres pistes. 19 auteur.es ont participé à l'ensemble et 7 illustrateur.es dans une mise en page d'Hélène Phung.

Le livre (20x20cm, 126 pages, photos en noir ou couleur, dessins à l'encre)

est un bel exemple de composition entre prose, haïkus, haïgas, photos, dessins, qui vient compléter une collection commencée en 2015 (Arbres, Haïkus en voyage), 2016 (Haïshas-haïkus & photos, Herbier-haïku).

fossile d'oursin | partout dans la montagne | des traces de mer

Hélène Phung

déménagement | la trace des cadres | sur les murs vides

Joëlle Ginoux-Duvivier

aube de septembre | des papillons il ne reste | qu'une fleur de givre

Gérard Maréchal

par terre de digitales | enfin un sourire sur le visage | de l'inspecteur

Jean-Louis Chartrain

cahiers noircis | tous ces mots comme un long fleuve | inextinguible

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Les auteur.es ont laissé leurs empreintes entre les pages pour vous, lecteur.es.

SENS DESSUS DESSOUS, CHOUPIE MOYSAN, RÉGINE BOBÉE, CHANTAL COULIOU, ENVOLUME, 2018 16,50€

Dans ce recueil, format 15x15, 180 pages, vous trouverez mis en scène et en haïkus par les trois auteures l'histoire de leurs échanges érotiques et leurs commentaires. Les textes commencent par les avant-prémises :

Pouce levé | robe collée à la peau | l'auto s'arrête

et vont jusqu'aux amours finissant :

Trente ans de mariage | notre amour | au point mort

L'étrange, c'est que l'érotisme, peut se perdre, comme la pornographie, dans le théâtre des jeux de rôle.

Nacre de ses dents | sa bouche entrouverte | Ah !... m'y faufler

Appétit d'ogre | se sucer les doigts | et plus encore

Les boutons de nacre | de ton caleçon | vite, les arracher

Rêver d'un autre | tandis qu'il ronfle à côté | et jouir en solo

Et l'étrange aussi, c'est que les femmes mènent le jeu de rôle aujourd'hui. Différent de celui des hommes ?

Balade à vélo | seule dans le bois touffu | — rêver du loup

Mais, il y a de l'étrangeté, de temps en temps :

L'instant le plus fort | après n'avoir fait qu'un | son sourire

THE FORBIDDEN ZONE OF ICE, BAN'YA NATSUISHI, CYBERWIT.NET, 2018 25\$

C'est un fort livre de 180 pages où l'auteur a rassemblé plusieurs recueils plus courts : The Forbidden Zone of Ice, Long Shadow, Gate of Rebirth, etc. Les poèmes sont en japonais et en anglais. La préface de l'éditeur est dithyrambique : 12 fois le mot « Ban'ya » en deux pages et demi : « trésor immortel », « poésie méditative », « un de nos très admirables poètes »... Je

ne pense pas que le haïku ait besoin d'un tel culte de la personnalité, au contraire. Cela rend la lecture des poèmes plus difficile : en lisant, je ne souhaite pas être transformé en fan, mais rester un lecteur attentif. Ceci dit, n'est-ce pas l'auteur qui crée par ses haïkus une assistance de fans en se mettant en scène de façon appuyée ?

*Bousculé | par la musique du blizzard | je deviens un nain
Je suis né | d'une mer d'encre japonaise | dans laquelle vous nagez
Un chant est un cocon sur papier | je suis | le vent*

Il est dommage que la mise en scène du personnage de l'auteur (Paradis, anges, dieux, génies, Prince, Pape, Roi, Capitale, « Récurrence de Ban'ya Natsuishi », « Cent versions de moi-même ») prenne trop de place et cache les qualités de ces poèmes : un travail sur la métamorphose, sur la répétition et sur la conscience politique après Fukushima.

*Recevant un grade | tu es la reine | du vent
Archipel radioactif — | le nom du pays | qui stoppe la conversation
Une bombe dans le feu | quand explosera-t-elle | le noir capital*

RÉSONANCE, CATHERINE DUPLÂA, CATHERINE.DUPLAA@ORANGE.FR

13€

Ce recueil (11x15cm, 32 pages) sur papier glacé vous permettra d'apprécier les photographies en noir et blanc de Nathalie Louis en regard des haïkus de Catherine Duplâa. Un plaisir !

*Petit bambou dru | Que t'importe le vent d'automne | Qui souffle si dru !
Concert de grenouilles | Les nénuphars sont bouche bée | Improvisation
La douce pluie d'été | Invitée par le jardin | En l'absence du maître*

RENGOUM 2 MIRAGES, LUCE PELLETIER ET JEAN-CLAUDE « BIKKO » NONNET, ÉD. UNICITÉS, 2018
14€ NOTE DE DANYEL BORNER

Plaisir renouvelé pour ce deuxième opus de rengoum, nouveau genre de la galaxie haïku inventé par Luce Pelletier en 2009 et concocté en cheminement de duo virtuel puis bien réel par delà l'océan avec Jean-Claude « Bikko » Nonnet. En incipit, des citations littéraires chapitrent ce recueil ainsi que quelques petits exercices d'approche. Plaisir non seulement de lecture dans sa tête, d'écoute lors de rencontre poétique avec les auteurs mais aussi en partage préparé pour assemblée ou lecture impromptue (se munir de deux exemplaires de l'ouvrage) avec une ou un volontaire. La magie immédiate du rengoum en tercets et distiques croisés avec la ritournelle issue du pantoum malais (popularisé par le Romantisme au 19^e siècle) opère à chaque fois ! Donner extrait de ces savoureuses, ébouriffantes, émouvantes et profondes 24 suites ciselées de 24 vers est une bien limitée grâce... Huit premiers vers de **Trahir ton secret :**

pris par le courant | un poisson aux lèvres rouges | mains en porte-voix

trahir ton secret | aux échos du crépuscule
 mains en porte-voix | paroles scandées | pour calmer la foule
 aux échos du crépuscule | un coureur des toits
 pour calmer la foule | par les rues sans attendre | lâcher les taureaux
 un coureur des toits | nu sous la pleine lune
 lâcher les taureaux | à la fête votive | touristes sans foi
 nu sous la pleine lune | le crapaud siffle (...)

REFLECTIONS, RADU ȘERBAN, WWW.CORESI.NET, 2018 (EN ANGLAIS)

En préface, Tosen Nishiike, président de Himawari Haiku Association, Japan, dit de l'auteur : « Nous ne devons pas imiter le haïku japonais » et « La coexistence avec la nature est plus importante que son assimilation. » Les haïkus sont présentés selon des sous-titres désignant des éléments abstraits : Clepsydre, Sérénité, Confiance, Nature, Ombres.

*l'azur, ciel dégagé | planant vers le troisième âge — | horizon doré
 éclairé en avril | des larmes de pétales tombent | sur mon âme solitaire*
 Certes, ces haïkus n'ont rien à voir avec ceux de Bashô ou de Shiki, peut-être plus proches d'une sorte de « néo-romantisme » occidental.

LE GRAIN DES FABLES, HAÏKUS, ANNE BROUSMICHE, ÉD. THIERRY SAJAT, 2018 10€

En préface, Georges Friedenkraft s'étonne que les fables de La Fontaine et le haïku se soient rarement conjugués : « Par cette relecture lapidaire de La Fontaine, nous quittons la réalité pour le rêve. »

13 fables sont irisées par 13 haïkus de l'auteure et 13 dessins à l'encre de Véronique Filozof.

*Chemin d'été | la foule des fourmis piétine | un chant de cigale
 Le loup de retour | une bande de moutons | à bonne distance*
 Ce petit livre (14,5 x 14,5cm, 37 pages) est un pur délice. Anne Brousmiche, en postface, parle de sa grand-mère (1904-1977) qui fit les dessins en 1962 pour une version allemande des fables de La Fontaine, et de son désir de réaliser ces fables-haïkus sur les dessins qu'elle a connus, enfant.
 Ce livre nous montre aussi comment le haïku japonais, devenant un objet transculturel, sait s'infiltrer dans la littérature française.

TERRIL, MICHEL BETTING, ÉD. UNICITÉ. 2018

13 €

Michel Betting habite aux pieds d'une de ces petites montagnes résidus des mines du Nord qu'on appelle terrils. En suivant le fil des saisons et le rythme des pas, l'auteur nous offre ses impressions terrilesques en haïkus. Sans préface ni illustrations, c'est un joli petit livre.

*lumière du stade | masquant le terril bleuté | la brume laiteuse
 soleil hivernal | il résonne fort en moi | l'appel du terril*

*matin neigeux | la même forme que d'habitude | blanchie
vacances d'été | « tout in haut de ch'terril » | personne*

UN HAÏKU POUR LE CLIMAT, COLLECTIF, ÉD. AFH+L'IROLI+CLER, 2018 13€

D'après isabel Asúnsolo, éditrice de L'iroli et de l'AFH, le recueil (14,5x18,5cm, format paysage, 147 pages) est **bio-dégradable** et pour le prouver, elle en a mis un exemplaire sur le compost de son jardin. Effectivement, le livre est léger et plein de charme. Jennifer Lavallé, du CLER, nous dit « ... que le haïku était la forme poétique parfaite pour fédérer les citoyens poètes et faire résonner... l'appel à une transition énergétique, écologique... » et Jean Antonini : « Pensons ensemble à protéger la poésie de notre planète ! »

*l'homme grenouille | dans l'océan turquoise | sous les plastiques
le temps est compté | chant d'adieu des baleines noires | l'estuaire du fleuve
pollution mondiale | chaque jour faire l'effort | d'une robe à fleurs
Printemps en tandem — | Amour, j'aime ton énergie | renouvelable !*

L'AFH est fière de publier ce livre, faites le circuler, faites passer le haïku sur le climat, avec le haïku pensons à notre planète !

DÉCROCHER LES ÉTOILES : HAÏKUS AU FIL DES SAISONS, DANIELLE DUTEIL, ÉD. UNICITÉ, 2018 13 €. NOTE DE JANICK BELLEAU

Quel apaisement pour l'esprit agité que la lecture du premier volet, *Sous chaque herbe* ! La simplicité du vocabulaire se marie parfaitement à la sensualité de chaque fragment naturel.

Dans l'herbier | la pâquerette | devenue éternelle

Voltigeant, entre humour et tendresse, le volet estival apporte une gerbe de senteurs, de sons, de couleurs.

Le jardin brûlé | J'offre l'eau de la salade | au jeune rosier

Un vent de feuilles transmet doucement la mélancolie, la solitude qu'inspire l'automne. Entre les bûches, le souvenir de bons moments et la fuite du temps ; même ensommeillée, la Nature s'impose.

La cour s'enneige | Des traces fraîches | de jeux d'enfants

Les dessins de Choupie Moysan annoncent bien l'essence de chaque saison. La Préface d'Alain Kervern résume parfaitement l'essence et l'historique du haïku japonais et son expansion en Occident.

L'Introduction de Danièle Duteil présente le haïku contemporain et le rôle que celui-ci joue déjà dans les écoles et les collèges – son « instantanéité » encourage les jeunes (et les moins jeunes) à exprimer et à partager leur quotidien et à « s'ouvrir au monde ». Autre atout, et non le moindre, le haïku permet « d'opérer une veille écologique de premier plan ».

L'inquiétude de la poète bretonne transparaît régulièrement dans son écriture.

Le monde | ne tourne pas rond | J'écale un œuf

130 HAÏKUS, À ENTENDRE, SENTIR ET GOÛTER, IOCASTA HUPPEN, BLEU D'ENCRE ÉD. 2018 10€

Ce recueil « sollicite principalement trois des cinq sens à travers une multitude de thèmes tels le double sens érotique, l'écho philosophique, la zénitude, l'enfance, les sentiments, l'humour, la vie de tous les jours... sans oublier la nature et les saisons » dit la 4^e de couverture. On entre dans cette brassée de haïkus avec plaisir, l'œil brillant, tout en suivant les saisons sans s'en rendre compte.

Entre les galets | ses doigts débusquent un crabe — | clapotis des vagues

L'orage éclate | tu prends ma main en courant | vers la grange

Fringale | une pomme de terre nature | à la fleur de sel

Une abeille | au soleil d'automne — | arôme de café

Il fait bon lire ses haïkus et passer un moment avec l'auteure.

**JE NE PEUX LE CROIRE, FUKUSHIMA, NAGASAKI, HIROSHIMA, HAÏKUS ET TANKAS—
ANTHOLOGIE ÉTABLIE PAR D. CHIPOT, ÉD. BRUNO DOUCEY, 2018 16€**

Les poèmes japonais de cette anthologie ont été traduits, si j'ai bien compris, soit de l'anglais par D.C., soit du japonais par M. Kemmoku, P. Blanche ou S. Mabesoone. Ils évoquent cette histoire du Japon malmenée par les séismes naturels ou par l'irradiation et les destructions atomiques. Aucun pays n'a été aussi durement touché par ces fléaux.

Des photos de gens | barbouillées de boue froide de printemps | débris du tsunami

Shimizu Kyoko

Rumeur de contamination | la triste douceur | des fraises

Nagase Tôgo

Pluie glaciale ; | Le lait maternel aussi | Est radioactif.

Ikeda Mitsuru

À trois ans, | Ma fille sait dire « césium »... | Averse de printemps

Mabesoone Seegan

À la suite de ces poèmes qui concernent le 11 mars 2011, des poèmes écrits après les explosions atomiques : « Poèmes d'un rescapé » de Matsuo Atsuyuki.

J'ai tout perdu | Dans mes mains après la tombe | Quatre actes de décès

Visite médicale, | Les atomisés en rang | Tous ont pris de l'âge

et d'autre poèmes de poètes différents sur le sujet. En postface, D.C. évoque cinq témoins japonais : « Tous ces témoins nous font pleinement prendre conscience de la fragilité de la vie humaine... »

LA ANIVERSARE, ADINA AL. ENĂCHESCU, ED. COMPHYS, 2018

Un recueil bilan par une poète de 85 ans : « Je suis satisfaite de tout ce que j'ai accompli au cours des 21 dernières années : un travail de culture. » écrit-elle en préface. D'abord 100 haïkus :

Autre printemps — | mes nouveaux rêves | se mettent en route

Le soir près du feu — | je prépare la théière | et le bois de chauffage

Suivent les poèmes primés de l'auteure (140), une bibliographie, une biographie et des reproductions des diplômes et articles reçus.

Un livre exceptionnel retraçant une traversée poétique exceptionnelle

CHANT DE L'ÉTOILE DU NORD, CARNET DE IBOSHI HOKUTO, POÈTE AÏNOU (1901-1929), ÉD. DES LISIÈRES, 2018 17 €

Introduit par un préambule de Patrick Blanche (traduction avec Fumi Tsukahara) et par une préface de Gérard Peloux, maître de conférences en études japonaises, sur le peuple aïnou et sur Iboshi Hokuto, ce livre publie en bilingue 133 tankas et 21 haïkus du carnet du poète aïnou.

Le peuple aïnou, qui occupait le nord du Japon et une partie de la Russie, a été colonisé par l'état japonais à partir de 1869. Comme les amérindiens aux USA, les aïnous ont été japonisés et sombreront souvent dans la précarité et l'abus d'alcool. Iboshi Hokuto fait partie, avec Batchelor Yaeko (1884-1962) et Moritake Takeichi (1902-1976), des premiers écrivains aïnous s'exprimant en japonais. L'auteur œuvre à la dénonciation de la dépossession du peuple aïnou par l'état japonais et appelle à sa régénération.

*Ah est-ce la faute | du vin de riz, est-ce à cause | de leur ignorance ?
À la foire sont exposés | au public des Aïnous*

« La saison où il faut déployer nos forces en nous unissant comme un seul peuple est arrivée. C'est maintenant qu'il faut crier avec ferveur 'Je suis Aïnou' »

*« Ceux-là qui sont forts ! » | ainsi s'appelaient les hommes | du peuple aïnou...
N'avez-vous pas un peu honte, | réveillez-vous compagnons !*

*Une jeune femme | cherche son enfant perdu | en criant coucou
coucou, encore coucou | et se transforme en oiseau !*

*Le printemps approche | les gens semblent si contents... | Hameau de montagne
Arbre défeuillé | Le ciel annonce la neige | mais l'étoile brille*

Quel livre intéressant ! Il est curieux de voir que les tankas du poète peuvent porter son message social alors que ses haïkus restent liés à la nature. On voit bien là une différence entre les deux formes poétiques.

MOISSONS



ÉCRIRE

sur son cahier
de l'encre et du sang —
jour d'école à Alep

devoir de vacances —
au bout de son crayon
des nuages

jour de pluie —
les mots s'égouttent
sur le papier
Francine AUBRY

j'écris —
soudain cinq kilos de chat
sautent sur ma page
Béatrice AUPETIT-VAVIN

tout en douceur
te regarder
écrire
Christine CAILLOU

vieux cahier
toutes les leçons prises
dans la spirale

le bras qui tag
le panneau publicitaire
couvert de tatouages
Daniel BIRNBAUM

taches de soleil
le crayon mâchouillé
près du journal

dernière ligne —
les petits bruits de la page
entre mes doigts

recette
de la main de ma mère —
douceur d'été
Carole BOURDAGES

Vitre embuée
pour commencer la journée
écrire quelques mots.

Bruno-Paul CAROT

friche de banlieue
au milieu des graffitis
un haïku

les doigts potelés
sur le cahier à deux lignes
des o et des ba

Annie CHASSING

nouvel amour
le carnet à spirale
au fond du tiroir

Jean-Hughes CHUIX

tags du Moyen Âge ?
sur nos cathédrales les marques
des tailleurs de pierres

Étienne FRITZ

feuilles d'automne —
de l'or dans les mains
du moine copiste

fête des mères —
son prénom en coquillettes
et lettres bâton

Rose DeSables

jour de Toussaint
après les tombes elle fleurit
son carnet de haïkus

d'un ancien haïku
retravaillant la césure
la lune au carreau

ma lettre d'adieu
les cerisiers en fleur cent fois
déchirés par le vent

Hélène DUC

La Saint-Valentin
un Post-it sur l'oreiller
bourré de mots doux

Sandra HOUSOY

lointaine rafle —
à jamais tatouée
sur son avant-bras

fin de soirée —
son numéro de portable
noté dans ma paume

cours de géométrie —
sur la table son prénom
gravé au compas
Michel DUFLO

le temps d'écrire
un haïku, le nuage
n'est plus un cheval

nuit d'insomnie
dans le cercle de lumière
le crayon va et vient

passagers du train
ceux qui finissent en haïku
ne se doutent de rien
Delphine EISSEN

jour de pluie
dans la boîte à lettres
une vraie lettre

ces livres jaunis
griffonnés dans chaque marge
les garder encore

cahier d'autrefois
un souvenir de doigts tachés
à l'encre violette
Danièle DUTEIL

quel était-il
ce prénom
oublié sur le sable ?

à jamais
inachevé
poème froissé

lui dire adieu —
ma lettre aussi blanche
que la nuit
Isabelle FREIHUBER-YPSILANTIS

Écrire un haïku
sur une feuille morte
Exemplaire unique
Monique LEROUX SERRES

Etoile filante —
la mine de mon crayon
se casse net

Soir d'automne —
dans la corbeille à papier
un tas de feuilles froissées

Oh ! Un papillon blanc !
dans mon sac le petit carnet
tout au fond
Michèle HARMAND

j'ouvre la fenêtre
le vent souffle entre les lignes
de mon haïku

ces mots que le vent
me chuchote à l'oreille
vite gribouillés
Nadine LÉON

automne dans le parc
poème d'ambre
et d'ombres

vent du nord
les mots glissent
sur la page

entre moi et le poème
l'après-midi
s' é t i r e
Zlatka TIMENOVA

retrouvée
une lettre de ma mère —
j'entends sa voix

épitaphes
d'une sépulture à l'autre
faire connaissance

dans la campagne
le train de fret
promène ses tags
Monique JUNCHAT

rédaction de ma fille
la maîtresse
a corrigé mes fautes
Philippe MACÉ

feu rouge
le temps d'écrire
un haïku

l'instant d'écrire
sur la dernière rose...
pfft coupée !

nymphéas au musée
le poète impressionné
écrit un haïku
Marie-Alice MAIRE

Le temps arrêté
au crissement du crayon
l'oiseau se tait

Tasse de café
nichée au creux de la paume
je cherche mes mots
Monique MERABET

Le froid persiste —
j'écris à tous les amis
qui me restent

Sur mes ratures
une mouche se pose
puis s'envole

Soir de pleine lune —
sur un papier chiffonné
les pleurs de ma mère
Jordan MARION

journée d'écriture —
le vent disperse puis rassemble
les feuilles

bord de mer —
seul son prénom
a passé la nuit

grand chagrin —
quelques lignes pour le frère
jamais connu
Sarra MASMOUDI

page d'écriture
bout de crayon mâchonné
il tire la langue
Martine MORILLON-CARREAU

nouvelle neige —
dans ma poche
un carnet vierge

journal intime
les questions d'autrefois
toujours sans réponses

lettre d'adieu
dans la nuit noire le halo
d'un orage lointain
Éléonore NICKOLAY

écrire au crayon
sans pouvoir se relire
fleur d'équinoxe

vite effacé
ce que le patineur
écrit sur la glace
Nicolas SAUVAGE

calligraphies
des restes de neige
entre les pavés

après la pluie
l'écriture éphémère
du limaçon

de sa main ridée
il suit sur son vieux visage
l'écriture du temps
Cristiane OURLIAC

déménagement
dans la boîte à chaussures
ses lettres d'amour

banc mouillé
l'aquarelle d'une lettre
oubliée

une rangée de pommes
une rangée de p
cahier d'écriture
Jacques QUACH

couloir du métro
à peine lisibles
des mots de désespoir
Yves RIBOT

Première neige —
t'écrire enfin
cette lettre

Assez de batterie
pour un texto :
je t'aime
locasta HUPPEN

Etoile filante —
la mine de mon crayon
se casse net
Michèle HARMAND

Fulgurance ! Telle a été ma première pensée à la lecture de ce haïku, dont j'ai tout de suite su qu'il serait mon coup de cœur. Un sentiment d'instantanéité né de la vision de cette étoile filante, apparue et probablement disparue tout aussi rapidement, et du contrepoint de la brisure soudaine de la mine de crayon. Par surprise ? Par empressement de l'auteur(e) à essayer de cap-

ter cet instant magique... ou de formuler un vœu ? Une association d'images dont toute la richesse se dévoile au fil des relectures : l'immensément lointain et le tout proche ; la course de l'étoile sur le noir du ciel et celle de la pointe de crayon sur le papier blanc ; le trait de lumière qui s'efface progressivement et la cassure brutale de la mine. Et au final, un haïku qui nous dit peut-être toute la difficulté, voire l'impossibilité, de réussir à retenir et à écrire la fugacité de l'instant.

Damien GABRIELS

Soir d'automne —
dans la corbeille à papier
un tas de feuilles froissées
Michèle HARMAND

De suite séduite par ce haïku qui nous plonge dans l'ambiance d'un soir d'automne. L2 nous éloigne un peu de la saison pour nous y ramener aussitôt en L3. Ces feuilles froissées sont bien sûr des feuilles de papier, mais à la première lecture, j'ai admiré les feuilles mortes sur lesquelles les pas crissent, souvent, dans la plus grande indifférence. Un tapis d'or et de roux, tout juste éclairé par les lampadaires de la ville. J'imagine une personne assise, chez elle, derrière son bureau. Un profond sentiment de tristesse surgit alors avec l'adjectif « froissées ». J'ai lu des débuts de lettres qu'on a jetées, les unes après les autres. Envie prégnante de parler à l'autre. Lui demander pardon peut-être. Lui dire « je t'aime », ou encore lui annoncer une sombre nouvelle, sans parvenir à exprimer ses pensées. La nuit semble

vouloir emprisonner ces maux. La plume restera probablement muette. Un haïku qui laisse une large place au lecteur pour y apposer sa propre interprétation. Vraiment touchée.

Sandrine WARONSKI

le temps d'écrire
un haïku, le nuage
n'est plus un cheval
Delphine EISSEN

Pour moi, c'est l'essence même du haïku. Le temps d'un instant, le nuage a changé ou s'est évaporé. La brièveté du passage de ce nuage correspond à la brièveté du haïku qui évoque aussi notre enfance quand nous cherchions dans un nuage l'aile d'un ange ou le profil d'un lutin. Je vois dans ce nuage fugace une métaphore de la vie. Notre passage dans ce monde, n'est-il pas aussi éphémère qu'un nuage?

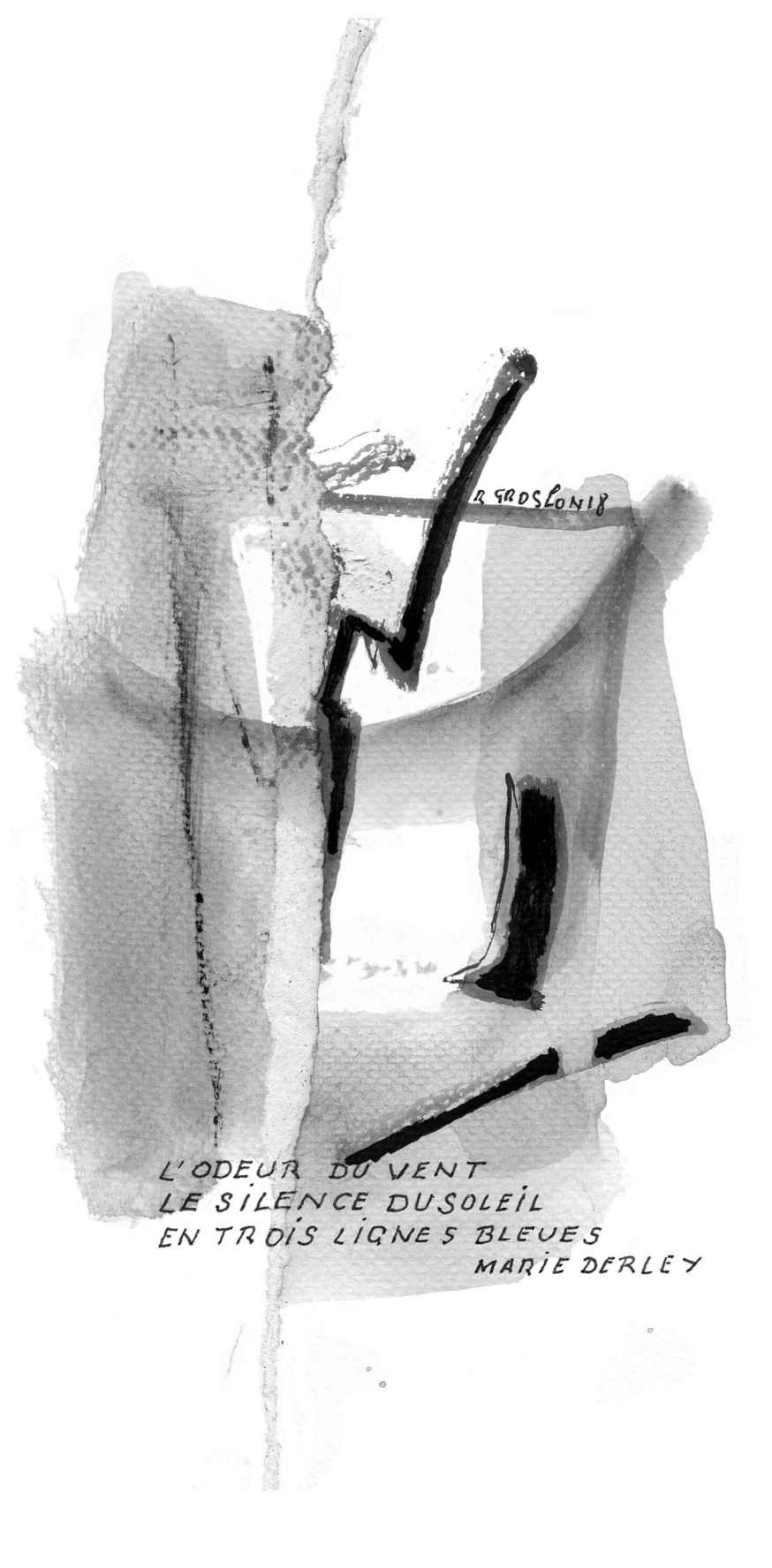
Geneviève Rey

SÉLECTIONS GONG 62
organisées par éléonore NICKOLAY
322 poèmes reçus de 57 auteur.es
72 haïkus retenus de 33 auteur.es

Damien GABRIELS
Amateur passionné de haïku depuis quinze ans
Anime le site « Haïkus au fil des jours »
et le blog « Carnets d'un haïjin »
Quelques publications, dont plusieurs avec
d'autres auteurs (Paul de Maricourt, André
Cayrel, Danièle Duteil) –
A paraître prochainement :
Le reflet des nuages avec Gilles Brulet
(Éditions Tapuscrits)

Geneviève REY
Le haïku, découvert au début des années 90,
fait partie de son quotidien.
Membre du kukaï de Québec depuis 2005.
A publié en 2016 un recueil de haïkus et dessins Le
Musée des Beaux Arbres
Présente dans plusieurs recueils collectifs en
France et au Québec, dans des revues dont GONG

Sandrine WARONSKI
1^{er} prix du concours de l'AFH 2018, 1^{er} prix du
concours de Cergy en 2016, Sandrine a été publiée
dans différentes anthologies. Son recueil de
nouvelles À cœur perdu est disponible chez Le Lys
Bleu Éditions. Des silences et des maux paraîtra en
février 2019 aux Éditions du tanka francophone.

An abstract artwork featuring a piece of torn, light-colored paper. Several thick, black ink strokes are applied to the paper, creating a sense of movement and depth. The strokes include a long, curved line on the left, a horizontal line near the top right, and a diagonal line near the bottom right. The overall composition is minimalist and expressive.

R. GROSLOUÏ

L'ODEUR DU VENT
LE SILENCE DU SOLEIL
EN TROIS LIGNES BLEUES
MARIE DERLEY

B I N A G E S DÉSHERBAGES



POÉTIQUE DU HAÏKU

LE PARADOXE PAR KLAUS-DIETER WIRTH

Cette figure de rhétorique vient de la désignation grecque « parádoxon » et signifie « l'inattendu » dans le sens de deux affirmations apparemment contradictoires, donc à la fois vraies et fausses : une forme aiguë de la surprise (voir GONG 43). Ainsi, il s'agit d'une déclaration assez absurde qui contredit la perception, l'expérience et la logique courante. Si elle n'est qu'une liaison directe entre deux notions qui s'excluent à première vue mutuellement, comme « doux-amer » ou « jeune vieillard », on parle d'oxymore (du grec « oxys » = malin et « moros » = stupide : un terme qui est lui-même un oxymore).

Quant au haïku, il comprend presque toujours la juxtaposition d'assertions plus globales. À la différence d'une opposition claire (voir GONG 45), le paradoxe se présente comme une contradiction en soi qui réunit une situation vraie et une situation fausse sans que se manifestent des erreurs dans les prémisses ou les conclusions (voir la théorie des antinomies chez Emmanuel Kant). En y regardant de plus près, un illogisme apparent se révèle judicieux, car l'analyse plus ciblée révèle une vérité supérieure, comme dans l'exemple suivant : « La vie est la mort et la mort est la vie. » Ainsi le paradoxe est aussi une figure de style avec l'objectif d'un cryptage délibéré, pour porter une plus grande insistance sur le message (voir GONG 57). En rapport direct avec les traits caractéristiques du haïku, cette figure répond en même temps au principe esthétique du *yûgen*, du mystérieux qui renferme selon la poétique de l'école de Bashô tout ce qui défie la raison pure. Par conséquent, on y trouve assez souvent

des vers qui évitent consciemment la loi de la causalité (voir GONG 52). D'autre part, c'est cette négation qui provoque le charme particulièrement poétique suscitant une attention plus grande. Carl Gustav Jung, psychiatre suisse et fondateur de la psychologie analytique, a dit une fois dans ce contexte : « Assez étrangement, le paradoxe est l'un de nos biens intellectuels les plus précieux tandis que la bonne corrélation de significations se considère comme une faiblesse. (...) Seul le paradoxe parvient à atteindre la compréhension de la plénitude de la vie. L'ambiguïté et l'absence de contradictions apparaissent unilatérales et donc peu appropriées pour exprimer l'insaisissable. »

Voici d'abord trois haïkus classiques japonais et ensuite trois exemples contemporains :

Je puisai la lune
avec ma louche, puis j' la versai
avec l'eau

Ryûho (JP)

(Traduction d'une version néerlandaise par J. Van Tooren)

Le cri des cigales
vrille la roche —
quel silence !

Matsuo Bashô (JP)

(Traduction par C. Atlan / Z. Bianu)

Le ciel aux nuages blancs
oscille, s'arrête à nouveau :
pivoines !

Ôshima Ryôta (JP)

(Traduction d'une version allemande par E. May)

Dans un jardin de pierre
écouter le bruit des vagues —
camélia tombé

Sôja Kako (JP)

(Traduction d'une version anglaise, auteur inconnu)

Verrouiller toutes les portes
— après avoir dit combien la lune
est belle ce soir

Nakahara Micho (JP)

(Traduction d'une version anglaise, auteur inconnu)

Du lointain futur
souffle un vent qui vient
fendre la cascade

Ban'ya Natsuishi (JP)

(Traduction collective par P. Blanche, K.-D. Wirth, D. Palme, A. Kervern, B. Natsuishi)

Les phénomènes ou plus particulièrement les gradations du paradoxe vont d'une illusion optique...

les pattes du chat
piétinent le ciel
pare-brise arrière
Angèle Lux (CA)

et d'un illogisme apparent...

Le temps vieillit
mais les gens sur la photo
sont jeunes pour toujours.

Zdravko Kurnik (HR)

(Traduction d'une version anglaise par Đ. Vukelić-Rožić)

à la logique inverse...

Poupée en magasin
achèterait fillette
pour s'amuser avec
Marc-Adolphe Guégan (FR)

et à l'illogisme immédiat

Trois heures du matin
Le coup de fil qui n'arrive pas
remplit la maison

Marsh Muirhead (US)

(Traduction de la version anglaise)

À présent, d'autres exemples pour votre propre appréciation et pour base d'une classification :

Morgengymnastik
ich lausche dem Herzschlag
der Matte
Marita Bagdahn (DE)

gymnastique matinale
j'écoute le rythme cardiaque
du tapis

Container zur Mülltrennung
davor ein Auto
mit laufendem Motor
Conny Hondt (AT)

conteneurs pour trier les déchets
devant une voiture
avec moteur en marche

Dein Schrei —
Möwe in der Betonwüste
sucht sich ein Meer
Hans Matye (RO/DE)

Ton cri —
mouette dans le désert de béton
cherche une mer

der Obdachlose
dem ich nichts gebe
entschuldigt sich
Éléonore Nickolay (DE/FR)

le sans-abri
à qui je ne donne rien
s'excuse

am morgen
meine leeren hände
voll von dir
René Possél (DE)

le matin
mes mains vides
pleines de toi

Im Park
ein kurzer Blick,
ganz lang
Alexander Unterberger (DE)

Dans le parc
un bref regard,
très loin

Er brandt een spaarlamp
in de tuin van de bureu,
de hele dag lang !
Richard Delvaux (BE)

une ampoule économique
allumée dans le jardin des voisins,
toute la journée !

de oude mevrouw —
voorzichtig draagt ze
een tasje met niks
Truus de Fonkert (NL)

la vieille dame —
porte prudemment un sac
avec rien

aan de binnenkant
van het versleten jasje
een reserveknoop
Ida Gorter (NL)

à l'intérieur
de la veste usée
un bouton de réserve

muurschildering —
het uitzicht
dat we niet hebben
Angeline Jansen (NL)

peinture murale —
la vue
que nous n'avons pas

Vogels kijken toe —
terwijl ik hun kersen pluk
van mijn eigen boom
Frank Verberdt (NL)

Regardent les oiseaux
pendant que je cueille leurs cerises
de mon propre arbre

Ze luistert heel stil,
de oude boom vertelt haar
zijn tachtig jaren
Bart van Wolferen (NL)

Elle écoute en silence,
le vieil arbre lui raconte
ses quatre-vingts ans

shoeshine boy —
his bare
feet

Aditya Bahm (IN)

garçon cireur —
ses pieds
nus

standing on tiptoe
the lowest star
still out of reach

Andrew Detheridge (GB)

sur la pointe des pieds
l'étoile la plus basse
toujours hors de portée

invited to smell
his rare orchid
I remove my spectacles
Dee Evetts (GB / US)

invité à sentir
son orchidée rare
j'ôte mes lunettes

puppet show
I applaud
a block of wood
Patricia Benedict (CA)

théâtre de marionnettes
j'applaudis
un bloc de bois

waiting room
the silence
making noise
Tessa Essex (GB)

salle d'attente
le silence
qui fait du bruit

Zen retreat —
practising emptiness
in a crowded room
Stanford M. Forrester (US)

retraite zen —
pratiquer le vide
dans une salle comble

he ties one hole
to another — fisherman
mending his nets
Jean Jorgensen (CA)

il noue un trou
à l'autre — pêcheur
remaillant ses filets

grippe aviaire
l'expert de la télé rassure
les deux cancéreux
André Cayrel (FR)

Les pleurs de l'enfant
échappent au ballon bleu
caprices de l'air
Nekojita (FR)

divorce :
splitting up
the kid
Mac Greene (US)

divorce :
le partage
de l'enfant

Toussaint
Le cimetière
reprend vie
Jean Antonini (FR)

Au fond de la rivière
Deux ou trois cailloux immobiles
En route vers l'océan
Thierry Cazals (FR)

TROIS PIEDS DE HAUT



AG, GINKO et KUKAÏ à LYON

PAR JEAN ANTONINI

Le samedi 17 novembre 2018, l'AFH a tenu sa quinzième assemblée générale, avec 15 présent.es et 43 mandats dans une très bonne ambiance. Rapports et projets furent votés avec entrain et unanimité, en particulier notre prochain festival à Coria del Río, en octobre 2020. Fernando Platero et Concepción Renedo Barrera, venus d'Espagne, nous ont raconté l'histoire du samouraï japonais Hasekura Rocuyemon Tsunenaga arrivé dans l'embouchure du Guadalquivir en octobre 1614 et des nombreux descendant.es en Espagne dont le nom contient aujourd'hui l'appellation JAPÓN. Depuis quelques années, un festival de haïku se tient dans la ville espagnole, en souvenir. C'était passionnant.

L'après-midi, après une conférence : « Le haïku, un poème qui voyage » par moi-même et l'histoire du samouraï de Coria del Río par Fernando Platero, nous avons mené un ginko dans les traboules des pentes de la Croix-Rousse, notamment le traboule des Voraces où les boîtes aux lettres sont couvertes d'une peinture arc-en-ciel, sous la conduite de Danyel Borner, qui nous a évoqué le bruit des métiers à tisser des canuts : bistanclaque pan. Au retour, Danyel a animé un kukaï dont les résultats sont donnés ci-dessous.

Le soir, tout le monde a dîné au café 203, un bouchon lyonnais très sympathique.

Participant.es au kukaï : Danyel Borner, Bikko, Fernando Platero, Annie Reymond, Anne-Marie Käppeli, isabel Asúnsolo, Irène Chaleard, Josette Pellet, Béatrice Aupetit-Vavin, Delphine Eissen, Pascale Garreau, Jean Antonini.

Jour des gilets jaunes —
Sa main écarte les pans
du kimono noir
isabel, 5 voix

gueules ouvertes
le long de la traboule
un rang de poubelles
Josette, 3 voix

Cour des Voraces
me vient une envie féroce
de faire pipi
Béatrice, 3 voix

Jardin suspendu
entre l'automne et l'hiver
des bottines rouges
Delphine, 3 voix

Lyon secret
Sous le manteau en douce
quelques fleurs
Irène, 2 voix

Brume d'automne
Dans la maison de l'oiseau
ne vit personne
Fernando, 2 voix

bistanclaque et clic
Danyel prend des photos
ginko d'automne
Béatrice, 1 voix

Froid aux mains
Danyel raconte des histoires
avec enthousiasme
Fernando, 1 voix

Cour des Voraces
le facteur est passé
tout peinturluré
Pascale, 1 voix

derrière la grille
sous un arc-en-ciel
deux ou trois factures
Irène, 1 voix

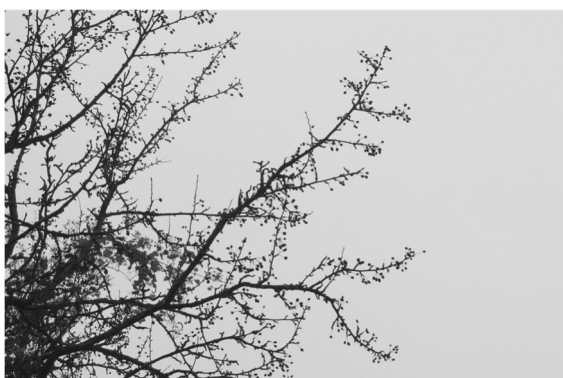
klaxons
des éclats de gyrophare
bleuissent les murs
Bikko, 1 voix

traboule vorace
chercher son nom
dans la palette
Annie, 1 voix



Les participant.es du kukai dans la traboule des Voraces. À l'extrême gauche, Fernando Platero, à l'extrême droite, Concepción Renedo, de Coria del Río.

ESSAIMER



ANNONCES

THÈME DES PROCHAINES SÉLECTIONS

GONG 63 : envoyer 6 poèmes non publiés en recueil à

gong.selection@orange.fr

Thème : Photo... haïku

Précisions : Envoyez des haïkus qui concernent une ou des photos déjà prises ou en train d'être prises.

Dossier : Photo et haïku

Date limite : 20 février 2019

à gong.selection@orange.fr

GONG 64 : envoyer 6 poèmes non publiés en recueil à

gong.selection@orange.fr

Thème : En voyage

Dossier : Poème du voyage

Date limite : 20 mai 2019

à gong.selection@orange.fr

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2018

Elle s'est tenue à Lyon, le samedi 17 novembre, de 10H à 13H au CEDRATS, 27 montée St Sébastien, 69001-Lyon (04 78 29 90 67)

Les bilans d'activité et financiers ont

été adoptés à l'unanimité.

Dans nos projets, un festival de haïku avec nos amis espagnols à Coria del Río, en octobre 2020.

KUKAÏS

Kukaï de Paris

Bistrot du Jardin

33 rue Berger, 75001-Paris

19 janvier 2019 ; 16 février

16 mars 2019

à partir de 15H30.

Infos : Éléonore Nickolay

gong.selection@orange.fr

Kukaï de Fécamp

Animateur : Christian Laballery

Samedi : 12 janvier, 16 février,

16 mars, 13 avril 2019

christian.laballery@orange.fr

Kukaï de Lyon

Jeudi 19H - 21H

10 et 31 janvier, 14 février,

7 et 28 mars 2019

danyelsource89@yahoo.fr

CONCOURS

Le Prix Jocelyne Villeneuve 2019

Haiku Canada est très heureux d'annoncer la huitième édition du Prix Jocelyne Villeneuve pour le haïku francophone. Ce prix est décerné en mémoire de Jocelyne Villeneuve (1941-1998), une des pionnières du haïku canadien-français.

Le premier prix est de 100 \$CDN; le deuxième prix de 50 \$CDN et le troisième prix de 25 \$CDN. Les compositions doivent être inédites. Il n'y a aucun frais de participation.

Les soumissions devront être expédiées par courriel du 1er janvier 2019 au 28 février 2019.

MAXIMUM DE TROIS HAÏKUS

À: prixjv2019@haikucanada.org

Objet : soumission haiku 2019

Tous les haïkus devront paraître dans le courriel même.

Éditions René Clairon

Pascal Goovaerts annonce la fin des éditions au 31 décembre 2018, la fin d'un beau travail éditorial pour le haïku au Québec. L'AFH a réalisé deux livres en co-édition avec les éditions Renée Clairon.

WEEK-END ÉCRITURE DE L'AFH

les 15-17 mars 2019, au Moulin de Mousseau, 45230 Montbouy (Loiret). 95 € tout compris. Inscription auprès de Danièle Duteil.

Écho de l'étroit chemin

Appel à textes

pour 01-04-2019 : Papier(s) ;

pour 01-07-2019 : Empreinte(s)

ou thème libre

danhaibun@yahoo.fr

Vieil Étang

Jessica Tremblay



www.vieiletang.com

COURRIER DES LECTEUR.ES

Nous apprenons le décès de Christine Lejais, qui fut une lectrice de GONG et qui nous écrivait dans le n° 53 :

J'ai beaucoup aimé le recueil de Lucien Guignabel : « *Haïkus du marais* », composé - saison après saison - d'images fortes, inattendues et originales. La simplicité du ton inimitable, le sens aigu de l'observation de la nature, le choix parfois de mots rares et insolites, ainsi que la concision et la précision stylistique... Les lecteurs (lectrices) sont admiratifs (tives) car rythmes, sonorités et images, métaphores sont judicieusement étudiées, avec beaucoup de finesse.

Christine LEJAIS

Comme une fleur rouge
le bec de la poule d'eau
dans les nénuphars

Lucien GUIGNABEL

comme un tiret rouge
le bec de la poule d'eau
dans les nymphéas

Christine LEJAIS

Nos meilleures pensées aux proches de Christine. Le recueil de Lucien Guignabel qui était épuisé a été retiré. Il est à nouveau disponible.

Bonjour Jean,

merci bien pour GONG N°61 et HORS SERIE N°15.

Grâce à vous, j'ai pu admirer les haïkus de Sameth Derouich pour la première fois.

Emiko Sugiyama

Content, je suis content. 2 haïkus pour une première fois dans votre numéro 61. En plus, cerise sur le gâteau, une illustration de **Roger Groslon** ! Puis-je avoir s'il vous plaît, son adresse mél pour lui envoyer un petit compliment ? Bien à vous.

Jacques Pinaud

adhésion de cœur
m'étant mise à écrire
un haïku par jour

Cordialement,
Agnès de Cize

dans les marais salants
le ciel voyage avec moi
sans aucun billet

au ciel, ce matin
symphonie rose, bleue, grise
baromètre à zéro

rêver du Japon
de Bashô, Issa, Shiki
hiver avec haïkus

Bonjour,

je vous remercie du partage : ginko, kukaï et repas à Lyon, le 17 novembre ! J'aimerais vous dire que je vais planter au printemps un ginkgo et un cerisier dans mon jardin à Coustouges, à 825 m d'altitude (arrière-pays de Perpignan). Tout le mois d'août, je partirai en Suisse et mon ermitage sera libre pour qui aime la solitude de la montagne pour écrire des haïkus (et dire bonjour à la mer, à une heure de voiture).

Bon hiver, amitiés

anne-marie käppeli



GONG revue francophone de haïku N° 62– Éditée
par l'Association francophone de haïku, déclarée
à la préfecture de l'Oise, n° W543002101,
10 place du Plouy Saint Lucien, F-60000-Beauvais
www.association-francophone-de-haiku.com
haiku.haiku@yahoo.fr



Comité de rédaction : Jean Antonini (Directeur),
isabel Asúnsolo, Sandrine Barat, Danyel Borner,
Philippe Bréham, Delphine Eissen, Éléonore
Nickolay, Klaus– Dieter Wirth.

Les auteur.es sont seul.e.s responsables de leurs
textes – Picto– titre GONG, Francis Kretz, concep-
tion couverture, groupe de travail AFH – Logo AFH,
Ion Codrescu – Tiré à 400 exemplaires par
Imprimerie Plasse, 318 rue Garibaldi, 69007-Lyon.

ouille, j'ai mis du jaune
dans la machine de rouge...
SON SLIP COULEUR GONG !
isabel ASÚNSOLO

Cerisiers en attente
que cri de GONG retentisse
floraison explose.
Bruno CAROT

ÉDITORIAL	04	NOUVELLES DU JOUR DE L'AN 2019
LIER ET DÉLIER	06	PROSE ET HAÏKU
SILLONS	22	FRANÇOISE JAUSSAUD HAÏJIN FRANCO-ESPAGNOLE
GLANER	30	CHRONIQUE DU CANADA
	34	ENTRETIEN DUC/ANTONINI
	36	REVUES
	37	LIVRES
MOISSONS	44	ÉCRIRE
BINAGES, DÉSHÉRBAGES	54	POÉTIQUE DU HAÏKU LE PARADOXE
TROIS PIEDS DE HAUT	62	AG, GINKO et KUKAÏ à LYON
ESSAIMER	66	ANNONCES
	69	COURRIER DES LECTEUR.ES
PHOTO DE COUVERTURE	3	Danyel Borner
PHOTO	65	Danyel Borner
PHOTO-HAÏKU	29	Eléonore Nickolay
	70	Christiane Ranieri
HAÏGA	53	Roger Groslon
VIEIL ÉTANG	68	Jessica Tremblay
VIGNETTES PHOTO		J. Antonini, D. Duteil, Isabelle Rakotoarijaona